

# MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.  
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : [contact@memoiresminoritaires.fr](mailto:contact@memoiresminoritaires.fr) . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



# arcadie

revue littéraire  
et scientifique

250

vingtième année

Février 1973

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie .....	50 F	25 F
Etranger .....	60 F	30 F

Abonnement de soutien : 1 an : 60 F — Etranger : 70 F

Abonnement d'Honneur : 100 F

Le numéro : 4,50 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

---

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, Paris-10<sup>e</sup>

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

*La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.*

*Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.*

*Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

*Timbre pour toute correspondance.*

*1 F pour tout changement d'adresse*

---

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Rik forbundet for sexuellt likaberattigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San-Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.).

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5

C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers

---

• Copyright • Arcadie 1973 •

Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28600-LUISANT

Dépôt légal 1973. N° 438 — Imprimé en France

# A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

VINGTIÈME ANNÉE

FÉVRIER 1973

---

---

## S O M M A I R E

Gauguin et les jeunes Maoris, par DANIEL GUERIN.	57
Grands travaux en haute montagne, par EUGÈNE DYOR .....	66
Entretien avec Jouhandeau : ma conception de l'homosexualité, par ANDRÉ-MICHEL CALAS .....	77
Truands et bons garçons, par RAYMOND NORMAND.	81
Cameroun : l'homosexualité, un délit .....	89
Le Synode suisse .....	90
<i>Arcadie</i> et le Grand-Orient .....	92
<i>Ouvertures</i> , poème de JACQUES FREVILLE .....	56
LIVRES :	
<i>Une défaite assez honorable</i> , d'Iris MURDOCH .....	93
<i>Le roi indigne</i> , de Jean LORBAIS .....	94
<i>Le vent de la nuit</i> , de Michel CASTILLO .....	95
<i>Le bonheur nazi</i> , de Michel RACHLINE .....	97
<i>Le désir homosexuel</i> , de Guy HOCQUENGHEM .....	98
<i>Saint-Georges et le dragon</i> , de Bernard MEYER .....	100
<i>Sexualité et répression</i> .....	101
CINÉMA :	
<i>Justine</i> , de Claude PIERSON .....	102

## OUVERTURES

*Quand tu m'ouvres ta porte et lorsque, sous ton toit,  
Je trouve en toi tout ce qui, sur terre, m'importe,  
C'est le cœur fou d'amour que je bondis sur toi  
Quand tu m'ouvres ta porte.*

*Quand tu m'ouvres tes yeux, je vois en toi mon double,  
Un autre moi, tout à la fois triste et joyeux,  
Au fond de tes regards je lis mon propre trouble,  
Quand tu m'ouvres tes yeux.*

*Quand tu m'ouvres ta bouche et quand mon souffle attend  
Ton souffle, c'est un peu ton âme que je touche.  
Graves, nous unissons un instant nos destins,  
Quand tu m'ouvres ta bouche.*

*Quand tu m'ouvres tes bras, un flot de gratitude  
Monte en moi, si grand que jamais tu ne sauras  
Combien ma solitude aime ta solitude,  
Quand tu m'ouvres tes bras.*

*Quand tu m'ouvres ta chair où le désir me guide  
Jusqu'au secret objet de mes vœux les plus chers,  
C'est tout mon être qui, dans cet objet, se vide  
Quand tu m'ouvres ta chair.*

*De chair, de cœur ou d'âme, en un mot comme en cent,  
C'est à toi que je tends et c'est toi que réclament  
Tous mes désirs ardents, doux, pervers, innocents,  
De chair, de cœur ou d'âme.*

JACQUES FREVILLE.

# GAUGUIN

## ET LES JEUNES MAORIS

par DANIEL GUERIN.

Il m'a fallu entreprendre, cet été, le voyage de Tahiti pour que l'idée me vienne d'y lire la première version de l'écrit célèbre de Gauguin, *Noa Noa*. Jusqu'à une date récente l'on ne connaissait, sous ce titre, qu'une œuvre déconcertante et relativement médiocre, qu'avaient publiée en 1901 les éditions de « La Plume » et qui était signée de deux noms : Paul Gauguin et Charles Morice. Ce dernier, ami de Gauguin, était un littérateur parisien « symboliste », aussi mauvais qu'aujourd'hui démodé. Et le peintre, se croyant inexpérimenté en matière littéraire, lui avait confié un manuscrit assez court, rédigé à Tahiti, en le priant de le mettre en forme, de l'allonger et de le publier. Le plumitif reprit en le récrivant, sous le titre « le conteur parle », le texte de l'artiste et l'entrelarda tantôt de proses, tantôt de poèmes de son cru, produisant ainsi un livre fort décevant.

Dans une lettre de février 1899 à Mme Charles Morice, Gauguin s'était d'ailleurs rendu compte, au moins en partie, de l'erreur qu'il laissait ainsi commettre. Il écrivait : « Il ne faut pas que le conteur disparaisse derrière le poète (...). On attend des vers de Morice, je le sais, mais s'il y en a beaucoup dans ce livre toute la naïveté du conteur disparaît et la saveur de *Noa Noa* perd de son origine. » Aussi quand Jean Loize a publié, en 1966, chez l'éditeur André Balland le manuscrit original de Gauguin, ce fut, pour le lecteur, comme cela vient d'être pour moi, une surprise en même temps qu'un ravissement. Le *Noa Noa* de la plume du peintre n'est pas inférieur au niveau de ses plus belles œuvres picturales. Il les prolonge. Il fait corps avec elles.

Ce récit, d'une fraîcheur et d'une couleur que l'on savoure d'autant mieux lorsque l'on vient de séjourner dans l'éden

tahitien, contient un passage assez insolite, et d'autant plus inattendu que la plupart des biographes de Gauguin, sinon tous, anciens ou récents, aussi prudents que prudes, se sont abstenus d'y prêter attention, même lorsqu'ils avaient sous les yeux la version moins authentique due au tripatouillage de Charles Morice.

Avant de m'essayer à commenter le passage en question, je crois utile de le reproduire ici tel quel :

*« J'ai un ami naturel, venu près de moi chaque jour naturellement, sans intérêt. Mes images colorisées, mes travaux dans le bois l'ont surpris et mes réponses à ses questions l'ont instruit. Il n'y a pas de jour quand je travaille où il ne vienne me regarder. — Un jour que lui confiant mes outils je lui demandai d'essayer une sculpture, il me regarda bien étonné et me dit simplement avec sincérité que je n'étais pas comme les autres hommes et, le premier peut-être dans la société il me dit que j'étais utile aux autres. Enfant... il faut l'être pour penser qu'un artiste est quelque chose d'utile.*

*« Ce jeune homme était parfaitement beau et nous fûmes très amis. Quelquefois le soir quand je me reposais de ma journée, il me faisait des questions de jeune sauvage voulant savoir bien des choses de l'amour en Europe, questions qui souvent m'embarrassaient.*

*« Un jour je voulais avoir, pour sculpter, un arbre de bois de rose, morceau assez important et qui ne fût pas creux. — Il faut pour cela, me dit-il, aller dans la montagne à certain endroit où je connais plusieurs beaux arbres qui pourraient te satisfaire. Si tu veux je t'y mènerai et nous le rapporterons tous deux.*

*« Nous partîmes de bon matin.*

*« Les sentiers indiens sont à Tahiti assez difficiles pour un Européen : entre deux montagnes qu'on ne saurait gravir existe une fissure où l'eau se fait jour à travers des rochers détachés, roulés, reposant encore puis repris un jour de torrent qui les roule plus bas, ainsi de suite jusqu'à la mer.*

*« De chaque côté du ruisseau cascasant, un semblant de chemin, des arbres pêle-mêle, des fougères monstrueuses, toute végétation s'ensauvageant, se faisant impénétrable de plus en plus à mesure que l'on monte vers le centre de l'île.*

*« Nous allions tous deux nus avec le linge à la ceinture et la hache à la main, traversant maintes fois la rivière pour reprendre un bout de sentier que mon compagnon connais-*

sait comme par l'odorat, si peu visible, si ombragé. — Le silence complet, seul le bruit de l'eau gémissant sur le rocher, monotone comme le silence. Et nous étions bien deux, deux amis, lui tout jeune homme et moi presque un vieillard, de corps et d'âme, de vices de civilisation : d'illusions perdues. Son corps souple d'animal avait de gracieuses formes, il marchait devant moi sans sexe...

[ « Sans sexe » : pour une reprise sans doute de ce passage et de sa suite immédiate, Gauguin note ceci, en le séparant du texte (1) :

« 1. Le côté androgyne du sauvage, le peu de différence de sexe chez les animaux.

« 2. La pureté qu'entraîne la vue du nu et les mœurs faciles entre les deux sexes.

« L'inconnu du vice chez des sauvages.

« Désir d'être un instant faible, femme.]

« De toute cette jeunesse, de cette parfaite harmonie avec la nature qui nous entourait, il se dégagait une beauté, un parfum (noa noa) qui enchantaient mon âme d'artiste. De cette amitié si bien cimentée par attraction mutuelle du simple au composé, l'amour en moi prenait éclosion.

« Et nous étions seulement tous deux.

« J'eus comme un pressentiment de crime, le désir d'inconnu, le réveil du mal. Puis la lassitude du rôle de mâle qui doit toujours être fort, protecteur ; de lourdes épaules à supporter. Etre une minute l'être faible qui aime et obéit.

« Je m'approchai, sans peur des lois, le trouble aux tempes.

« Le sentier était fini, il fallait traverser la rivière ; mon compagnon se détournait en ce moment, me présentant la poitrine.

« L'androgyne avait disparu : ce fut bien un jeune homme ; ses yeux innocents présentaient l'aspect de la limpidité des eaux. Le calme soudain rentra dans mon âme et cette fois je goûtai délicieusement la fraîcheur du ruisseau, m'y trempant avec délices.

« Toe toe, me dit-il (c'est froid).

« Oh non ! répondis-je et cette négation, répondant à mon désir antérieur, s'enfonça comme un écho dans la montagne, avec âpreté.

(1) Note de Jean Loize.

« Je m'enfonçai vivement dans le taillis devenu de plus en plus sauvage ; l'enfant continuait sa route, toujours l'œil limpide. Il n'avait rien compris ; moi seul portais le fardeau d'une mauvaise pensée, toute une civilisation m'avait devancé dans le mal et m'avait éduqué.

« Nous arrivions au but. A cet endroit des deux côtés les escarpes de la montagne s'évasaient et derrière un rideau d'arbres enchevêtrés, un semblant de plateau caché mais non ignoré.

« Plusieurs arbres (bois de rose) étendaient là leurs immenses ramages. Tous deux, sauvages, nous attaquâmes à la hache un magnifique arbre qu'il fallut détruire pour avoir une branche convenable à mes désirs. Je frappai avec rage et les mains ensanglantées je coupais avec le plaisir d'une brutalité assouvie, d'une destruction de je ne sais quoi.

« Avec la cadence du bruit de la hache, je chantais :

Coupe par le pled la forêt tout entière (des désirs)

Coupe en toi l'amour de toi-même comme avec la main en automne  
on couperait le Lotus.

« Bien détruit en effet tout mon vieux stock de civilisé. Je revins tranquille, me sentant désormais un autre homme, un Maori. Tous deux nous portions gaiement notre lourd fardeau, et je pus encore admirer devant moi les formes gracieuses de mon jeune ami, et cela tranquille — formes robustes comme l'arbre que nous portions. L'arbre sentait la rose, noa noa.

« Nous étions l'après-midi de retour, fatigués. Il me dit : — Tu es content ? — Oui ; et dans moi je redis : Oui. J'étais décidément tranquille désormais.

« Je n'ai pas donné un seul coup de ciseau dans ce morceau de bois sans avoir des souvenirs d'une douce quiétude, d'un parfum, d'une victoire et d'un rajeunissement. »

Ce passage du manuscrit original de *Noa Noa* est, on vient de le voir, d'une grande qualité littéraire et poétique, bien que sans recherches d'effets de métier. Si on le compare avec le « re-writing » quelque peu ampoulé et verbeux qu'en a tiré, de Paris, le déplorable Charles Morice, il procure une impression exquise de fraîcheur et de spontanéité.

Mais le passage n'en est pas moins étrange et, à ce titre, il mérite un essai d'analyse.

Tout d'abord, il ne faut pas croire, contrairement à une légende dûment entretenue, que Gauguin ait uniquement

pris pour objet de ses désirs ainsi que pour thème de ses écrits et de ses peintures ou dessins d'Océanie le sexe dit « faible ». Dans d'autres passages de ses écrits, on peut relever l'intérêt qu'il portait à la beauté des garçons, tel celui, tiré par mon père, Marcel Guérin, d'un numéro du journal du Gauguin, *Le Sourire* : « A notre droite, tantôt loin, tantôt près, la mer, la mer égayée de frêles pirogues, que les jeunes gens dirigent à la pagaie et leurs paréos bleus et blancs et leurs poitrines cuivrées brillent dans la clarté de l'air et leurs dents luisent dans l'éclat du rire » (2).

Dans plus d'un de ses chefs-d'œuvre picturaux et de ses dessins (que l'on aimerait pouvoir reproduire ici) le corps masculin, harmonieux et musclé, est à l'honneur. Dans *Trois Tahitiens*, le jeune mâle vu de dos, aux épaules carrées, aux cheveux courts, n'est pas moins séduisant que les deux *vahinés* qui l'encadrent en montrant, elles, leur visage. Hasardons même qu'il est en quelque sorte le thème central du tableau, les deux figures féminines soulignant par contraste sa noble et fière virilité. Un portrait de 1891, *Jeune homme à la fleur*, montre un bien séduisant garçon, la blanche *tiare Tahiti* à l'oreille, la jolie bouche soulignée par une légère moustache. A rapprocher d'un ravissant dessin : la tête imberbe et joyeusement souriant d'un autre garçon maori.

Dans l'œuvre la plus importante de Gauguin, aussi bien par les dimensions que par le sujet et qu'il regardait comme son « testament spirituel », *D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?* le personnage central autour de l'axe de chair duquel s'articule tout le tableau est un bel éphèbe maori au corps jaune doré, à la lèvre épaisse et sensuelle, le sexe invisible sous une étroite bande de cotonnade bleu pâle enroulée autour de ses hanches, qui, nouvel Adam, élève les bras pour cueillir avec gourmandise le fruit défendu. Ce qui n'empêchera point Maurice Malingue, éditeur des lettres de Gauguin, de vouloir voir dans cette figure — ô myopie — une « Eve tahitienne » ! D'ailleurs Gauguin balancera d'un sexe à l'autre et dans un tableau de la dernière année de sa vie (1903), *L'Invocation*, « le personnage central de *D'où venons-nous ?* est devenu une femme » (Georges Wildenstein, *Gauguin*, la Fadogue, n° 635).

Est tout aussi troublant le portrait de Haapuani, le jeune

(2) *Le Sourire*, août 1899.

magicien des Marquises, drapé dans une longue pèlerine rouge nouée sous le menton et ne couvrant que les épaules, cheveux longs, fleurs à l'oreille, sorte de justaucorps bleu foncé découvrant de belles cuisses se prolongeant en fines jambes, et dont le biographe de Gauguin, Danielsson, écrit que « Gauguin n'était pas moins fasciné par cet homme que par sa femme ».

Dans le récit de *Noa Noa* qui précède, on a pu voir que Gauguin est très sensible — disons même qu'il vibre — à la « parfaite » beauté physique de son jeune compagnon maori. Il en admire les formes « gracieuses » en même temps que « robustes », le corps « souple d'animal », la poitrine que, se tournant dans sa marche, le garçon lui présente. De cette jeunesse, de cette « parfaite harmonie » avec la nature ambiante, se dégagent une « beauté », un « parfum qui l' « enchantent » ». Et, qui plus est, cette affection est partagée, « par attraction mutuelle ». Et Gauguin lâche un grand mot : *l'amour* en lui prend éclosion.

A peu près vers l'époque où Gauguin rencontre le jeune bûcheron, il compose l'admirable tableau : *L'homme à la hache* où, sans aucun doute, il a peint son ami. Le corps est impeccablement proportionné. Son épiderme est d'un « jaune doré » (une expression que l'on retrouve ailleurs sous la plume de Gauguin). Il est presque nu et lève de ses deux bras une pesante hache. A l'arrière-plan une femme, un peu effacée par la splendeur de l'homme, se courbe pour ranger des filets dans une pirogue verte. On retrouve ailleurs le bûcheron en noir et blanc dans un dessin, cette fois sans fond de décor, seul dans sa splendeur.

Dans un autre tableau, toujours de 1891, *Homme et cheval*, c'est encore le beau Tahitien bûcheron qui est célébré. Il figure enfin, seul, au premier plan, dans un somptueux paysage sur le tableau *Matamoe* de 1892 (Musée Pouchkine, Moscou). Gauguin, dans le catalogue de son exposition chez Durand-Ruel en 1893, avait traduit *Matamoe* par « mort », allusion, selon Jean Loize, à la phrase ci-dessus de *Noa Noa* où l'artiste explique qu'en frappant l'arbre de rose à la hache il tuait en lui « tout son vieux stock de civilisé ».

A la date même (juillet 1891) où Gauguin fait la connaissance du beau Maori, il écrit à sa femme, au Danemark : « Toi qui aimes les beaux hommes, ils ne manquent pas ici, bien plus grands que moi et membrés comme des hercules. » Et, contrastant avec cet hommage à la beauté masculine, il écrira, l'année suivante, toujours à Mme Gauguin,

que les femmes tahitiennes manquent « de beauté proprement dite ».

Comme tout mâle qui n'aime — ou ne croit aimer — que les filles, et surtout comme tout mâle de très fort appétit sexuel, Gauguin a, sans aucun doute, en lui, une part de bissexualité. Il ne faut pas oublier que, dans sa jeunesse, il a été matelot dans la marine marchande, puis dans la marine de guerre. Il a dû tâter à la chose. D'où, sans doute, l'expression lourde de sens : « le réveil du mal ».

De plus, en 1891, il vient d'arriver à Tahiti et, malgré quelques aventures avec des *vahinés* de mœurs légères, il est frustré de plaisir sexuel et à la recherche d'une femme dont il puisse faire sa compagne.

Cet « ami naturel » surgit donc dans sa solitude fort à propos.

De plus, comme tous les Maoris des deux sexes, la structure corporelle du jeune homme est, comme Gauguin le souligne lui-même, « androgyne ». Dans un écrit ultérieur, *Avant et après*, le peintre observe que « les proportions du corps » de la femme maori sont « ce qui souvent la fait confondre avec l'homme » : larges épaules, bras forts et jambes fortes. Gauguin dit expressément que son jeune ami est « sans sexe » (3).

La confusion qui en résulte est telle que le tableau qu'il exécutera sous le nom de *Pape moe* (traduit, très approximativement, du tahitien par « l'eau mystérieuse ») nous montre un jeune être, vu de dos, qui boit à une source. Est-ce un garçon ? Est-ce une fille ? Les critiques et historiens d'art, sur ce point, hésitent et se contredisent — Danielsson, dans son *Gauguin dans les mers du Sud* écrit : « un garçon (ou une fille) » —, tant le corps, vu dans cette position qui dissimule la poitrine, est râblé du cou jusqu'aux chevilles ». Il semble, d'ailleurs, que le peintre ait conçu cette œuvre en s'inspirant d'une photographie d'un certain Charles Spitz, qui existe encore, conservée au musée Gauguin de Tahiti et qui, selon Danielsson, était celle d'un garçon. Peut-être Gauguin a-t-il voulu donner le change lorsque, dans le manuscrit de *Noa Noa*, il parle de son modèle — un modèle qui, au surplus, n'était qu'une photographie — au féminin : « Lorsqu'elle eut fini de boire,

(3) L'androgyne qui tient des deux sexes hantait Gauguin depuis longtemps. Déjà, en 1888, il écrivait bizarrement à une toute jeune fille française, dont il avait été un moment amoureux : « Il faut vous considérer comme androgyne sans sexe. »

elle prit de l'eau dans ses mains et se la fit couler entre les seins. » Des seins qu'il se garde bien de nous montrer.

Dans la part d'homophilie de Gauguin entre également une attitude libertaire vis-à-vis de la liberté sexuelle dont, en avance sur son époque et à la grande indignation des « hypocrites » missionnaires en Océanie, il fut un audacieux protagoniste. Quand il convoite le corps du jeune Maori, il nous dit être « sans peur des lois ».

L'artiste descend assez profondément dans la psychanalyse lorsqu'il ose scruter la nature du plaisir que son instinct le pousse à attendre de son partenaire. La fonction active, celle du mâle, qu'il faut tenir en permanence, a développé en lui une sorte de satiété. Un « désir d'inconnu » l'échauffe. Comme le marin hétérosexuel de Jean Genet, dans *Querelle de Brest*, l'envie lui prend soudain d'inverser les rôles. Il a « besoin d'être un instant faible, femme ». Il est las de cette obligation « d'être toujours fort, protecteur ». Et lui échappe cet aveu nostalgique, où perce une pointe de masochisme : « Etre une minute l'être faible qui aime et obéit. »

Pour bien saisir, dans ce pays aux mœurs sexuelles violentes, où la luxure est omniprésente, ce à quoi Gauguin aspire à cette minute, le genre d'obéissance dont il rêve, il faut rapprocher ce récit d'un autre passage du manuscrit de *Noa Noa* où le peintre décrit, dans un style quasi télégraphique, l'attitude érotique des femmes tahitiennes : « Elles voulaient être prises sans un mot — prise brutale. En quelque sorte désir de viol. »

La conclusion de cette aventure homophile n'est pas moins singulière que ses prodromes.

Gauguin est, à coup sûr, atteint maintenant d'un complexe de culpabilité. Il s'en veut d'avoir été l'objet « d'une mauvaise pensée », d'un « pressentiment de crime ». Il frappe le bois à la hache « avec rage », « avec le plaisir d'une brutalité assouvie, d'une destruction de je ne sais quoi » qu'il veut absolument tuer en lui. Puis, s'étant ainsi en quelque sorte, châtié, sa lubie masochiste une fois rassasiée, il éprouve maintenant « une douce quiétude », à tel point que l'adjectif « tranquille » revient trois fois sous sa plume. Et ce parfum (*noa noa*), ce « rajeunissement » d'un quadragénaire au contact d'un jeune éphebe reviendront dans sa mémoire chaque fois que le sculpteur donnera un coup de ciseau dans le bois de rose que les deux hommes étaient allés, dans la montagne, quêrir ensemble.

Mais il se trouve encore une ambiguïté dans cette conclusion. Gauguin accuse, en fin de compte, la « civilisation », une civilisation qui l'a « devancé dans le mal » et qui l'a « éduqué ». Ce qu'il voudrait détruire, avec une telle frénésie, ce n'est pas seulement le désir qu'il a éprouvé du jeune Maori, mais « tout un vieux stock de civilisé ». Ici l'âpre procès intenté me paraît comporter deux interprétations : l'une, destinée au lecteur à préjugés, c'est de vouloir laisser croire que l'homophilie est un « vice » de « décadence », que Gauguin croit devoir opposer à la pureté du primitif : « Il n'avait rien compris ». « Ses yeux innocents présentaient l'aspect de la limpidité des eaux. »

Mais l'autre interprétation, que je crois deviner, qui me paraît sous-jacente (qu'elle soit chez Gauguin consciente ou inconsciente), c'est que, dans la nudité de ces deux corps mâles, marchant côte à côte, dans « la pureté qu'entraîne la vue du nu », Gauguin a retrouvé, un instant, l'innocence des « mœurs faciles », de la bisexualité primitive. Le peintre a rompu avec le vieux monde taré de l'Europe, écrasé sous les interdits. Selon toute vraisemblance, pour le jeune Tahitien, toujours prêt à aimer et à être aimé, et qui n'eût sans doute pas repoussé les avances de son compagnon de route, de tels échanges ne sont pas regardés comme des « vices » (« L'inconnu du vice chez les sauvages »). Il est capable de pratiquer l'amour homophile avec la plus parfaite innocence. S'il n'a « rien compris » en l'occurrence, c'est peut-être qu'il n'y a vu aucun mal et que lui ont totalement échappé le scrupule, l'inhibition, le tourment secret, le préjugé intériorisé depuis des millénaires qui ont jeté un trouble passager dans l'âme de Gauguin. Trouble dont ce dernier déclare être sorti vainqueur, mais moins peut-être dans le sens auto-répressif que l'on pourrait croire, qu'il a pu croire lui-même ou qu'il a voulu nous faire croire, que dans le sens d'une libération : ce qu'il a tué en lui, ce jour-là, dans la montagne tahitienne, ne serait-ce pas le « fardeau » de l'héritage judéo-chrétien ? Il s'est senti « désormais un autre homme, un Maori ».

DANIEL GUERIN.

# GRANDS TRAVAUX EN HAUTE MONTAGNE

*Le vrai peut quelquefois n'être  
pas vraisemblable.*

BOILEAU.

A plusieurs reprises, mon patron qui me témoignait quelque estime m'avait envoyé en province afin que j'établisse une liaison permanente entre ses bureaux et des chantiers éloignés qu'il n'avait pas le temps de visiter. Aussi ne fus-je pas surpris lorsqu'il me proposa d'aller, cette fois, près de Briançon. Son entreprise de climatisation devait participer à l'aménagement en haute montagne de plusieurs bâtiments militaires dont la destination, paraît-il, était couverte par le secret de la défense nationale.

J'étais jeune, libre, curieux de tout et aimant fort les voyages. Je sautai sur cette occasion de rompre la monotonie de mes travaux habituels. Mon patron très occupé me remercia en peu de mots. J'appris par la suite que je serais affecté à un bureau commun que notre maison allait former avec la puissante société chargée du gros œuvre : « Les Grands Travaux du Queyras. »

Je fus mis au courant de tout ce qui concernait cette importante affaire. Le chantier devait être installé à 1860 m d'altitude, mais il était encore imparfaitement relié à la vallée du Guil. Les administrations du Génie et des Ponts et Chaussées travaillaient à rendre carrossable la mauvaise piste qui grimpait à flanc de montagne. Des dissensions entre ces organismes d'Etat en retardèrent l'achèvement. L'hiver vint. Le Queyras s'enfouit sous une carapace de neige.

J'étais tenu au courant des premiers travaux. Avec des moyens de fortune, on était parvenu à élever des baraques où devait loger le personnel restant sur place, puis on aménagea une adduction d'eau, quelques garages et le

téléphone. A proximité du site choisi, il n'y avait aucun village, ni même une bergerie. Il fallait faire venir tout le ravitaillement de Guillestre, d'Embrun ou de Briançon quand l'état du col d'Izoard le permettait. Pour faciliter les transports, l'armée entreprit la construction d'un téléphérique.

Ce ne fut qu'au début du printemps qu'on installa notre bureau commun à Château-Queyras. J'y trouvai un modeste hôtel pour me loger. Enfin, vint un jour où je pus avec des collègues visiter le chantier. L'ampleur du paysage, sa sauvage beauté m'enchantèrent. A perte de vue, on ne voyait que des forêts, des rochers, d'immenses prairies encore couvertes de plaques de neige. Plus loin, brillait le mont Viso. Plus loin encore vers le Nord, des glaciers parmi lesquels la renommée voulait qu'on distinguât le Mont Blanc.

Près du chantier, il surgissait du sol des milliers de fleurs dont les merveilleuses couleurs avaient une intensité inconnue dans la plaine. Le soleil dardait ses rayons sous un ciel d'un bleu très pur, presque méditerranéen. Sa chaleur brusque m'étonnait. Elle m'amenait à chercher un peu d'ombre parmi les fondations qui commençaient à sortir de terre. Je goûtais fort ces moments de liberté en haute montagne, loin des paperasseries dont mon métier était accablé. Le soir venu, je me souviens qu'on nous fit descendre par le téléphérique, bref trajet qui me parut acrobatique et peu rassurant.

A intervalles irréguliers, je retournais là-haut. Je devais notamment prendre des dispositions pour abriter nos appareils en attendant leur installation définitive dans les sous-sols. Je ne passais que la journée en montagne, tout joyeux de respirer un air vif, sentant la résine et les fleurs. J'admirais la rapidité avec laquelle la force des sèves printanières faisait éclater les bourgeons et verdoyer les sous-bois.

Sous la direction des G.T.D.Q., une centaine d'ouvriers travaillaient courageusement. Ils étaient de toutes origines, Espagne, Sicile, Afrique du Nord, Turquie. Ces hommes entraînés aux plus rudes travaux, avaient été attirés par de hauts salaires et des primes d'éloignement. Mais que la vie était dure pour eux ! Même les jours de repos, il leur était très difficile, faute de moyens de transport, d'aller se distraire à Embrun ou ailleurs. Sur place, il n'y avait rien.

Mes occupations me laissaient peu de loisirs. Je n'avais lié connaissance avec personne, si ce n'est un chef de travaux marocain, très francisé — il avait servi comme spahi

avant l'indépendance de son pays — qui m'avait, au hasard d'une pause, entretenu de tout ce qui lui passait par la tête. Des choses simples, d'ailleurs. Il s'appelait Saïd. Il était rieur, cordial, hardi en ses propos et l'air décidé, presque autoritaire. Je remarquai ses yeux d'or noir et la teinte cuivrée de sa peau. Elle lui donnait un charme exotique. De sa personne, émanait une impression de force animale. A mon étonnement, je sentis naître une attraction pour ce gaillard aux traits burinés, aux mains calleuses. Jamais encore, ce genre d'homme n'avait opéré sur moi une telle séduction.

Plusieurs fois, j'avais pris le déjeuner à la cantine à côté de lui. Il avait certainement cherché mon voisinage. Par éclairs, ses regards m'avaient enveloppé d'une brûlante attention. Un jour, il s'enhardit. Il posa sa grosse patte sur mon genou. Je rougis de plaisir, tant cette manière franche et directe de me dire « tu me plais » m'avait ravi. Il lut cela sur mon visage et en prit une belle assurance. Un pacte tacite s'établit entre nous sans que j'y prisse garde, pour remettre à la première occasion le rapprochement que nous souhaitions, mais son travail et les ordres qu'il avait à donner, tout comme mes multiples occupations ne cessaient de nous séparer durant le jour. Comme je rentrais chaque soir à Château-Queyras, nous étions séparés la nuit. Je le regrettais et il se peut que parfois, en guise de compensation, je me sois, à la lisière du sommeil, embarqué sur l'esquif de tendres rêveries.

Une série de mauvais temps vint interrompre mes tournées. J'en saisis l'occasion pour rentrer à Paris afin d'y rédiger un rapport d'activité. Revenu ensuite sur les bords du Guil, je profitai d'une éclaircie pour monter au chantier. Tout y était couvert d'un blanc linceul. En mon absence, le caprice de la saison avait accumulé des neiges sur les hauteurs. Les ouvriers travaillaient au ralenti. Au réfectoire, j'aperçus Saïd. Nous échangeâmes des clins d'œil de loin.

Dans l'après-midi, le baromètre fit une chute brusque et un courant d'air chaud venu du sud, de Libye peut-être, s'engouffra dans la vallée. Du ciel, croulèrent des cataractes d'une pluie qui semblait tiède. A son contact les neiges fondirent avec une soudaineté alarmante. Les moindres ruisselets devinrent des torrents furieux, emportant tout sur leur passage. En peu d'instant, le chantier se changea en un lac de boue et de neige sale. Les déversoirs étaient engor-

gés par mille débris. Les bottes s'enfonçaient au-dessus du mollet. Bientôt, les tracteurs s'embourbèrent. L'électricité fit défaut. Le téléphone devint muet. C'est par un transistor qu'on apprit dans la soirée que le débordement du Guil et de ses affluents avaient recouvert la vallée et arrêté toute circulation. Nous étions donc bloqués.

Saïd, apprenant l'événement, en tira aussitôt une conclusion. Il avait à sa disposition une chambrette à deux lits où je pourrais coucher, le camarade avec qui il logeait ne pouvant remonter à cause de l'inondation. Cette offre exauçait mon secret désir. J'acceptai.

Pendant le repas du soir à la lueur de lampes de secours, Saïd profitant de la pénombre ne cessa de presser sa jambe contre la mienne. La nourriture était substantielle, mais grossière. Quand le dîner fut fini, Saïd traîna à table. Il bavardait avec animation en arabe, offrait des cigarettes à ses voisins, riait d'une plaisanterie un peu lourde et feignait de ne guère me connaître. Visiblement, il attendait que le réfectoire soit vide pour se lever. Il ne voulait pas que ses hommes le vissent entrer dans sa chambre avec moi. Cet ancien spahi avait de la tenue. Au dernier moment, il m'imposa certain détour afin que je pénètre chez lui séparément et avec toute la discrétion possible.

« Enfin seuls », pensai-je ! La tremblante flamme de la bougie jetait des ombres fantastiques sur la cloison de sapin. Je vis Saïd se dévêtir et m'apparaître nu. Son admirable musculature faisait jouer au moindre mouvement des reflets d'or et d'ambre. J'étais émerveillé. Il s'approcha de moi. Je perçus son odeur. Je touchai son torse. Nous étions debout face à face. Saïd, d'un geste instinctif, me serra dans ses bras. Je fis de même. A son contact, comme à celui d'un accumulateur d'énergie vitale, je sentis baigné, grisé plutôt, par une onde de chaleur. Pour lui comme pour moi, c'était la fête des sens qui commençait. Elle se prolongea fort avant dans la nuit.

Dès que mon marocain fut plongé dans le sommeil, je glissai doucement hors de son lit pour aller dormir dans l'autre. J'entendis alors un étrange grondement qui montait dans la vallée.

\*  
\*\*

Le lendemain matin de bonne heure, nous fûmes réveillés par ce même grondement dont l'ampleur allait crois-

sant. Jamais, mes oreilles n'avaient perçu un bruit pareil. Il ne pouvait provenir que des flots déchaînés du torrent et des épaves qu'ils entrechoquaient avec violence. A entendre cogner de coups sourds venant de plusieurs kilomètres de distance, on mesurait la grandeur du désastre. Avec tristesse, nous pensions aux malheureux qui se débattaient dans l'inondation et que nous ne pouvions secourir. Cela rendait plus morne encore le paysage sous les rafales de pluie. On sentait peser sur nos têtes le long cortège des nuages d'encre qui s'effiloçaient sur les crêtes, en fuyant vers le nord.

Tous les travaux étaient interrompus et les ouvriers ne savaient que faire, hormis de fumer et de parler tous à la fois. Au déjeuner la nourriture composée de conserves mal cuites me parut exécrable. L'incessant martèlement des gouttes de pluie sur les tôles du toit et, plus encore, l'inactivité forcée exaspéraient sourdement les nerfs. Certains se mirent à jouer aux cartes, mais le vent du sud les rendait irritables pour des riens. Il fallait intervenir pour calmer des joueurs, lorsqu'ils en venaient aux mains. Moi-même, je m'ennuyais.

Dans l'après-midi, une escouade de chasseurs alpins vint sur ordre de l'État-Major pour rétablir la ligne du téléphone. Bientôt, sa sonnerie se remit à grelotter. Nous nous réjouissons de pouvoir communiquer avec le monde extérieur. Après les messages de l'Armée, on reçut des appels de parents inquiets des leurs. Puis, la direction des « Grands Travaux du Queyras » s'enquit de l'état du chantier, des hommes et de leur ravitaillement. On nous donna des nouvelles de l'inondation dont la gravité dépassait tout ce que nous avions imaginé. On nous apprit notamment que le bureau commun avait été emporté par le torrent et que plusieurs de mes collègues qui s'y trouvaient avaient disparu. (On pensait même que j'étais parmi eux.) Enfin, un de nos camions avait été englouti avec ses deux chauffeurs. On les connaissait. Ils logeaient dans un baraquement voisin.

Ces funèbres nouvelles ne firent qu'aggraver l'état d'énergie devenu général. Une sourde tension se percevait dans les regards. Naguère, j'en avais remarqué de semblables dans les prunelles de fauves prisonniers. Le dîner fut expédié dans un silence étouffant. Je ne souhaitais nullement une réédition de la nuit précédente. De son côté, Saïd avait eu avec des travailleurs des discussions d'une sin-

gulière violence pour un motif que j'ignorais. Son visage était celui des mauvais jours. Son teint même s'était assombri. Nous n'échangeâmes pas une parole.

Quand le moment d'aller se coucher arriva, il dédaigna à ma vive surprise le luxe de précautions de la veille. C'est moi qui aurais, cette fois, voulu les prendre. Trop de regards suivaient nos moindres mouvements. Saïd entra le premier dans sa chambre. Il m'ordonna de ranger mes vêtements dans le placard métallique de son camarade absent. Il me paraissait bizarre, l'esprit ailleurs, inquiet de son ombre... Moi, de glace. Brusquement, il se rhabilla. Je crus qu'il avait quelque raison de sortir, mais au moment de partir, il emporta la clé du placard et ferma de l'extérieur la porte à double tour.

Sans m'en préoccuper, je cédai à la fatigue et me mis à sommeiller aussitôt. Des bruits de voix étouffées parvenaient jusqu'à ma conscience, vaguement. Il me sembla dans un demi-sommeil que Saïd revenait, mais ce devait être un autre ; quelqu'un qui n'avait ni sa carrure, ni son timbre de voix et qui me dit qu'il avait été, tout comme ses camarades, privé de femme et d'amour pendant plus de deux mois. Il me raconta que des ouvriers s'étaient aperçus (peut-être par des interstices de la cloison) que j'avais eu des complaisances pour Saïd, qu'ils s'étaient coalisés et l'avaient menacé de le dénoncer, s'il n'obtenait pas que je remplisse le même office avec eux.

Je compris que la menace me visait aussi, car une dénonciation m'aurait mis en cause. Du coup, j'aurais perdu ma place à laquelle je tenais beaucoup. Que pouvais-je faire ? J'étais dans une situation équivoque, prisonnier dans une chambre et nu, désarmé, ne pouvant ni me défendre, ni crier sans provoquer un scandale. J'ai toujours eu horreur de ce genre d'incidents dont on garde une éclaboussure d'infamie (aux yeux des sots, mais ils sont légion). Par instants, j'avais grand-peine à croire ce que cet inconnu me disait. Était-ce une mauvaise plaisanterie, un cauchemar, une réalité ?

Je n'avais pas pris le temps d'examiner mon interlocuteur à la faible lueur de la bougie, je le regardai. Il n'était point laid. Ses yeux gris, sa chevelure broussailleuse, ses lèvres charnues, son menton énergique, sa large poitrine sous un chandail rouge auraient peut-être retenu mon attention en d'autres circonstances, mais pas ce soir, pas sous l'empire de la contrainte. Une angoisse pesait sur ma

respiration... Un peu de temps passa. Il me fallut faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Ce terrassier éprouvait le besoin de se raconter. Il me dit qu'il était originaire du Piémont. Sous sa rude écorce montagnarde, transparaisait une certaine délicatesse. Il parvint même à me distraire en m'avouant que je ressemblais à s'y méprendre à un jeune homme qu'il avait aimé, l'an dernier, à Florence et dont le souvenir l'obsédait : « Laisse-moi appeler Lorenzo, murmurait-il. Je le retrouve en toi. »

Un nuage passa en mon esprit... Cet homme ne me voyait-il pas avec des couleurs de songe ? Tandis que je maudissais la félonie de Saïd qui m'avait enfermé dans ce piège, le piémontais remettait son chandail rouge et cherchait dans ses poches quelque chose qu'il voulait me donner. Heureusement n'était-ce pas d'argent ! Il trouva une médaille en or que je reconnus, telle une image familière, celle de saint Christophe portant l'Enfant Jésus au-dessus des flots. Il me la remit avec une expression de tendre gratitude qui me troubla : « Elle porte bonheur », dit-il tout bas, avec un bon sourire.

De nouveau, pris de vertige, je me demandai si la bougie ne s'était pas éteinte. Tout flottait autour de moi dans un brouillard habité de figures infernales. Un horrible personnage était entré, un maçon turc, une vraie brute qui m'inspira une répulsion. Je crois que j'essayai de l'étrangler, mais il était, et de beaucoup, le plus fort. Alors je voulus crier. Je n'y parvins pas... Qu'étais-je devenu ? Semblable à ces maisons que le torrent emportait par morceaux, j'étais submergé par ma mésaventure. Les souvenirs qui m'en restent sont confus, pénibles, horribles et interrompus par des trous d'ombre.

Je ne pensais qu'à fuir, mais, hélas, tout se liguaient contre moi, l'inondation, l'obscurité, la neige, les hommes. Les hommes sont pires. Une issue retenait mon attention afin d'échapper à cet enfer : la fenêtre. Allais-je sauter dehors et tomber nu dans une épaisseur de neige fondante où je m'enfoncerais ? Il me faudrait trouver un abri, des vêtements, réveiller des gens, donner des explications invraisemblables ou bien périr de froid. Ce n'était pas la bonne solution.

Je me sentais comme une bête traquée et l'esprit plein d'angoisse. Devant moi, collée à la cloison, se dressait l'affiche publicitaire de la société de construction avec son

sigle inexorable G.T.D.Q. Par un effet de phosphorescence, je voyais ces initiales briller dans la pénombre et m'imposer mentalement un jeu de mots comme une prophétie ironique à laquelle je n'échapperais pas plus que le roi Balthazar au « mané, thecel, pharès » qui lui apparut sur les murs de Babylone. Hypnotisé par le flamboiement des lettres parlantes, je l'étais et ne pouvais détacher mes yeux d'elles. Si seulement j'avais pu rire de leur détestable humour, il me semble que j'aurais été délivré. Je n'en avais pas le courage. Déjà, je croyais entendre les plaisanteries qui m'accueilleraient à mon retour en mon bureau parisien car, hélas, tout finit par se savoir !

Pour échapper à la pénible réalité, j'aurais désiré dormir, mais un troisième larron surgit. Un espagnol. Il s'avancait en jetant sur moi des regards de concupiscence, mais brusquement ils changèrent de nuance. Une sorte d'inhibition le retenait. Je le voyais violemment troublé par une émotion que je ne pouvais m'expliquer. Alors, il se mit à parler d'une voix étranglée, comme il pouvait, en mauvais français. Je parvins à comprendre qu'il retrouvait en moi, non pas une image, mais le corps ressuscité de son fils bien-aimé qu'il avait perdu il y a peu. Il le nomma Ramon. Des larmes glissèrent sur son visage. Sa douleur peu à peu se fondait en une effusion d'âme dont je percevais l'ineffable douceur. Tandis qu'il me caressait les cheveux comme il l'aurait fait de son enfant, je m'entendis d'une *voix autre que la mienne* répéter sans le vouloir « papa » avec une infinie tendresse. Ces deux syllabes scellèrent une union spirituelle entre un être revenu de l'au-delà et son père.

Cela ne dura que quelques instants inoubliables. Puis, le charme se rompit. L'espagnol s'en alla transformé, apaisé, sans un mot, sans un regard comme si j'étais devenu invisible. J'avais une conscience profonde que sans mon adhésion du cœur, cette fugitive réincarnation n'aurait pu s'accomplir et je goûtais en récompense une intime jubilation qui passait en perfection tout ce qu'homme peut sentir dans la vie ordinaire. Une sérénité souveraine effaçait tout le trouble de cette étrange nuit.

Ce nouvel état d'âme, loin de m'engourdir, décupla mon désir de m'évader. C'est alors que j'entendis une violente altercation qui éclatait entre les hommes demeurés derrière la porte. Je crus deviner que l'espagnol voulait les empêcher d'entrer à leur tour. Ils en vinrent aux coups. Je remarquai en même temps qu'on avait oublié de fermer

la porte à clé. Sitôt, prompt comme un chat, je m'enveloppai d'une couverture en éteignant du coup la bougie. Je bondis dans le couloir et profitant de la surprise générale, je m'enfuis jusqu'à la cabine téléphonique. Nul n'avait osé me poursuivre. Mais, en vain, je composai des numéros d'appel. Personne ne répondait. Les fils étaient peut-être de nouveaux coupés. Il se passa un certain temps avant que j'entendisse Saïd qui s'approchait d'un pas mal assuré. Comme il ignorait que je n'avais pu obtenir une communication, je simulai un entretien avec la gendarmerie en élevant la voix. J'expliquai l'affaire, feignis de répondre à des questions et dis : « Hâtez-vous, mon capitaine. Venez vite avec vos gendarmes en hélicoptère. Il faut absolument délivrer ce malheureux jeune homme de ces brutes... Oui, il y a urgence... C'est le deuxième baraquement à droite. Merci. »

Mes paroles avaient été entendues dans le silence de la nuit. On crut, tant les mauvaises consciences sont facilement alarmées, que le moment approchait où il faudrait rendre des comptes aux autorités. On appréhenda ce qui s'ensuivrait. Une peur contagieuse dégrisa les plus résolus. Saïd me lança la clé du placard et disparut.

Habillé à la hâte et la pluie ayant cessé, je parvins, je ne sais comment, jusqu'à l'infirmerie. Ayant fait un conte au gardien de nuit qui m'avait reconnu, il consentit à m'héberger et me délivra même un somnifère. Enfin, je m'endormis profondément.

\*  
\*\*

Le lendemain tard dans la matinée, j'émergeai péniblement du brouillard où flottaient mes souvenirs. Je me sentais extrêmement las. L'infirmier vint prendre ma température et déclara que j'avais *encore* la fièvre. Il me raconta que j'avais été pris d'une sorte de délire et que j'avais tenu des propos incohérents une partie de la nuit. Il me conseilla d'attendre le médecin d'Abriès qui monterait dès que les routes le lui permettraient. Je pensai bien être guéri auparavant. Mais guéri de quoi ? J'interrogeai l'infirmier sur la cause de mon état. Il m'expliqua si bien qu'il était dû à l'action nocive du vent du sud que je finis par le croire.

Néanmoins, il me revenait malgré moi des souvenirs de visages grimaçants de voix rudes, de contraintes. Toutes ces images étaient-elles issues d'un cauchemar ou de ce qui surnageait en ma conscience d'une réalité vécue ?

Était-ce un trompeur mélange des deux ? Avais-je eu ou non une hallucination nourrie par la fièvre, et le vent, et les phantasmes de l'inconscient ? Avais-je projeté en moi dans un rêve des désirs sauvages que j'avais lus dans des regards pendant le dîner ?

Un seul souvenir m'apparaissait indiscutable, si étrange soit-il. C'était paradoxalement le moment où j'avais revêtu aux yeux de l'Espagnol l'apparence corporelle de son fils, par quelle transubstantiation miraculeuse, je ne sais.

Hormis cet incident surnaturel, je doutais de tout et de moi surtout, car je savais que notre mémoire peut subir des surimpressions qui nous abusent ; que nos profonds désirs, nos obsessions transforment étrangement les souvenirs et peuvent même en fabriquer ; qu'il y a enfin une zone trouble où le vrai et l'imaginaire ne se discernent plus. Je remuais ces perplexités, lorsque je trouvai à mon cou la médaille de saint Christophe. Enfin, mais avec une secrète consternation, je tenais une preuve irréfutable de ce qui s'était passé. Sitôt, je me demandai pourquoi l'infirmier m'avait bercé d'une fable. Quel intérêt avait-il à me tromper ?

Dès qu'il fut revenu auprès de moi, je recommençai à lui demander des détails et m'apprêtai à le confondre. Il me répéta que c'étaient Saïd et un basque espagnol, Pablo Istarragui, qui m'avaient porté à l'infirmier pendant la nuit et il ajouta, ce qu'il avait omis précédemment, que l'espagnol dans un geste de compassion, m'avait remis une médaille qu'il disait miraculeuse ; précisément, celle que j'avais dans la main.

La preuve que je croyais inébranlable m'échappait. En retournant la médaille, je lus sur son revers deux initiales gravées : E. D. Par quel étrange hasard cet ouvrier basque détenait-il une médaille ayant, non pas les initiales de son nom, mais les miennes ? Je me souvins tout à coup qu'un oncle m'avait offert, lorsque j'avais eu douze ans, une médaille identique. Je l'avais perdue ou on me l'avait volée. Présentement, n'était-ce pas elle qui me revenait dans une circonstance critique ? En l'examinant de près, je crus reconnaître une éraflure qu'en tombant autrefois, j'avais infligée à l'avert. La somme des coïncidences était plus que troublante. Elle atteignait l'in vraisemblable. Étais-je le jouet d'une mystification ?

Au même instant, une pensée s'imposa avec force. Si, pour quelque motif, j'étais resté à Château-Queyras, ne

serais-je pas noyé comme l'étaient mes collègues de bureau ? Qui m'avait poussé, malgré le mauvais temps, à monter au chantier ? Quand on scrute la cause cachée d'une action dont les mobiles profonds furent imperceptibles, on peut tout croire, tout supposer. On subodore des causalités invisibles qui dépassent notre entendement. Saint Christophe portant l'Enfant au-dessus des eaux ! La signification n'était-elle pas claire ? Avant même de revenir s'attacher à mon cou, cette médaille ne m'avait-elle pas assuré une mystérieuse protection ? Les paroles du piémontais me revinrent : « Elle porte bonheur. » Mais ce piémontais avait-il existé, puisque c'était le basque qui me l'avait donnée ?

Je me débattais entre le réel et l'imaginaire et cela n'avait pour heureux effet que de me distraire de ma situation présente. Comme je me sentais trop courbatu pour sortir de ce labyrinthe d'incertitudes, je laissai ma tête tomber sur l'oreiller et je décidai d'adopter définitivement la version de l'infirmier, parce qu'elle était la plus simple, la plus vraisemblable, la plus rassurante et aussi la plus honorable (1). Je goûtai alors une douce somnolence, comme la nature nous en procure pour réparer nos forces après d'épuisantes émotions.

EUGÈNE DYOR.

---

(1) (Note de la Direction). — L'auteur gardant malgré lui, nous dit-il, un doute sur ce qui se passa cette nuit-là dans le baraquement N° 2, aujourd'hui détruit, qui s'élevait à l'emplacement actuel du Centre de Communications spatiales (cote 1867, près du col de Péas), serait reconnaissant à toute personne qui pourrait lui fournir les renseignements lui manquant pour reconstituer sa propre histoire.

Ecrire à la revue. *Discrétion assurée.*

## ENTRETIEN AVEC JOUHANDEAU : MA CONCEPTION DE L'HOMOSEXUALITÉ

par ANDRÉ-MICHEL CALAS.

Un pull-over rouge à col roulé, des chaussettes d'un rouge aussi vif, un costume de velours noir..., quel est ce jeune homme excentrique ? Marcel Jouhandeau : quatre-vingt-cinq ans.

Mais le plus étonnant, ce n'est pas l'allure jeune, la taille mince, l'agilité à monter les escaliers de sa belle villa dans le parc de la Malmaison, l'oreille fine qui perçoit de loin la sonnerie grêle du téléphone, c'est sa jeunesse d'esprit, la vivacité de ses réparties, leur drôlerie, la mémoire étonnamment fidèle et son art de raconter.

Cocteau mort, Jouhandeau reste notre dernier « enchanteur ». Il parle des heures durant avec un bonheur d'expression admirable, dans une langue aussi pure que celle qu'il écrit : de sa mère qu'il a adorée et qui lui a écrit une lettre tous les jours durant quarante ans, des femmes qui ont jalonné sa vie, de la religion qu'il n'a jamais abandonnée, d'Elise son épouse qui a empoisonné sa vie et de la beauté des visages de mâles qui l'ont consolé d'elle.

Jouhandeau a tardivement confessé qu'il était homosexuel. Longtemps, son homosexualité n'est apparue dans son œuvre qu'en filigrane. Aujourd'hui, il en parle devant mon magnétophone sans la moindre hésitation, sans réticence.

« Mon homosexualité est fondée sur le mysticisme, sur la conception que j'ai de l'homme mais elle n'est pas un vice congénital ou due à une malformation. J'ai été très capable d'aimer une femme et de remplir mes devoirs conjugaux. Il s'agit chez moi de je ne sais quel délire en présence de la beauté d'un être humain mâle. Ce qui est curieux, c'est que j'ai préféré sur le plan philosophique, esthétique, l'homme à la femme. Et pourtant je ne me suis plu qu'avec des femmes. Et s'il fallait donner un titre à

tous les chapitres de ma vie, ce ne serait pas des prénoms d'hommes mais des noms de femmes que je leur donnerais ; à partir du commencement, ma tante Alexandrine, Jeanne, Mme Alban, la Duchesse, Véronique, Elise. Et ma mère qui règne sur toutes. La féminité a tenu une grande place dans ma vie. Je ne peux pas supporter la pédéras-tie (1). Moi, les sentiments que j'ai toujours eus s'adressaient à l'homme, dans sa force, dans sa virilité, jamais à des enfants, ni à des adolescents. Il y a aussi une manière de se conduire, même dans le péché, et de garder ce que j'ai appelé « l'élégance du cœur », la dignité, l'honnêteté. Ne pas s'attaquer à des êtres incapables de se défendre, ne jamais laisser derrière soi personne meurtri, ni diminué. Je n'ai pas fait de victimes. Presque tous les hommes qui m'ont aimé, m'aiment toujours. Prenez Robert dont j'ai parlé dans *Du pur amour*, je l'ai rencontré en 1948. Pendant dix ans, il a tenu une grande place dans ma vie. Ensuite, nous nous sommes éloignés l'un de l'autre mais jamais moralement. C'était mon ami. Il est encore venu me voir récemment, depuis la mort de ma femme, avec sa fille et son épouse. Je vais quelquefois déjeuner chez lui. Je l'ai connu quand il était militaire. Il faisait son service. Il était musicien quand je l'ai connu. Soldat il était clarinettiste dans la Musique du Train. Je l'ai fait passer dans la Musique de l'Air grâce à Jules Roy. J'ai même aidé ses parents. Je l'ai un peu épaulé, selon mes moyens, sans ruiner du tout ma femme. Aujourd'hui il a une bonne situation, surtout grâce à son travail. J'ai eu d'autres amis mais jamais je n'ai diminué personne ; je les ai élevés plutôt qu'abaissés ou détruits. Il me semble que c'est là l'essentiel...

Moi — Pourquoi vous êtes-vous marié ? alors que vous vous saviez homosexuel ? Pensiez-vous que le mariage vous garderait de trop de liaisons dangereuses ? Le mariage était-il pour vous un garde-fou ? Elise Jouhandeau a dit que sans elle c'aurait été autour de vous « la cour de Socrate ». Ou bien était-ce pour des raisons sociales, parce que vous étiez professeur ?

M. J. — Oh non, moi je ne me suis pas marié : c'est ma femme qui m'a épousé. C'est elle qui a voulu que ce

(1) Au sens étymologique du mot : l'amour des jeunes garçons, des adolescents.

mariage se fasse. Vous connaissez ce mot admirable de ma mère dans ses lettres : « Tu ne sortiras jamais de cette aventure. *Cette femme a une griffe dans le regard.* »

Moi — Vous n'imaginiez pas de rester célibataire ? de vivre seul ?

M. J. — Je crois que j'étais fait pour rester célibataire. Pourtant j'ai aimé ma femme. Nous nous sommes aimés mais j'aurais voulu m'en tenir à cette espèce de folie qui était une aventure. Mais elle était possessive. Elle a mis la main sur moi et quand j'ai voulu me défaire d'elle, je n'ai pas pu hélas ! Elle est arrivée à ses fins, à me garder malgré moi. Le mariage s'est fait et je suis resté son époux pendant quarante-deux ans. Le sacrement, nous l'avons respecté. Dans le 32<sup>e</sup> volume de mes *Journaliers*, j'ai mis cet épigraphe : « incompatibles mais inséparables ». Il y avait une antipathie entre ma femme et moi, sur laquelle se fonde souvent la passion. C'est ce qui vous est contraire et que vous soumettez à vous. C'est ce que nous avons essayé de faire. Nous n'avons pas réussi à nous entendre parfaitement mais nous ne nous sommes jamais quittés. Ma femme avait l'idée de me préserver. Moi j'ai horreur d'être sauvé par quelqu'un. Je ne veux être sauvé que par moi-même. J'ai eu pourtant toujours quelqu'un à aimer, un ami, qui remplissait ma vie. Il est arrivé qu'Elise voulût le tuer. Depuis des années, un jeune Allemand, Castor C..., qui demeure à Bonn, m'écrit tous les jours. Voyez ce bouquet magnifique, c'est lui qui me l'a fait envoyer ; mais nous nous sommes promis de ne jamais nous voir. C'est un amour, une passion à distance.

Moi — Lorsque vous étiez professeur dans un collège privé, vos goûts, vos livres, ne vous ont-ils pas suscité des difficultés ?

M. J. — Lorsqu'on parle de l'étroitesse d'esprit des gens religieux, on a absolument tort, car on a fait preuve pendant les trente-sept ans où je suis resté dans cette institution, d'une largeur d'esprit presque incroyable. J'avais choisi d'enseigner à de jeunes enfants — une classe de sixième — entre autres raisons, parce que je savais qu'ils ne liraient pas mes livres. Il est arrivé que j'ai eu maille à partir avec le directeur mais à peine car j'ai eu à faire à un esprit large, à des intelligences remarquables. Un

jour, c'était la distribution des prix, ce directeur vient vers moi, consterné : « Ah, M. Jouhandeau, je suis très, très ennuyé. Pour la première fois j'ai quelque chose de désagréable à vous dire. — Monsieur le Supérieur, ne soyez pas tellement ému. Si vous le voulez, je peux vous donner ma démission. — Ce n'est pas ce que je veux ! — Est-ce que vous pensez que je vais changer quelque chose à ma manière d'écrire ? C'est impossible ! — Non. Mais hier la mère d'un de vos élèves est venue me voir avec un livre de vous qu'elle a ouvert à une certaine page. Elle m'a dit : « Est-il possible que ce soit un professeur de ce pensionnat qui ait écrit cela ? » — Il fallait lui répondre : « Il a été professeur ici, il ne le sera plus. » — Ce n'est pas cela que je veux. Il y a ici un garçon (il a fait son chemin depuis, il est devenu l'ami de Gide, Robert L..., et il est professeur à Colmar) qui est un de vos admirateurs et le propagateur de vos œuvres dans ce pensionnat. Vous allez le faire venir dans votre classe et vous obtiendrez de lui la promesse qu'il ne prononcera plus votre nom. — Je vous le promets.

Moi — Il y a pourtant un très beau livre de vous, *De l'abjection*, que vous n'avez pas osé signer de votre nom, parce que vous étiez professeur et qu'il était très hardi ?

M. J. — Mais maintenant, et depuis des années, je l'ai signé. Je suis devenu libre depuis que j'ai quitté l'enseignement. J.-P. Sartre en a fait l'éloge dans sa préface sur Jean Genet. Il nous compare tous deux à sainte Thérèse d'Avila mais il ajoute que sainte Thérèse et moi nous ne comptons pas auprès de Genet parce que nous savons qu'au fond nous serons sauvés, tandis que Genet sera perdu. Mais savez-vous que mes plus grandes joies ne me viennent pas de mes lecteurs mais de certains de mes anciens élèves. Ils sont toujours auprès de moi, prêts à me rendre service.

ANDRÉ-MICHEL CALAS.

# TRUANDS ET BONS GARÇONS

par RAYMOND NORMAND.

Lorsque Norbert entra dans le petit restaurant « chez Max » tous les regards se tournèrent vers lui. Il n'était pas un client habituel. Il n'y avait que quelques tables et un petit bar où des jeunes gens prenaient l'apéritif. Norbert prit place près d'un garçon qui, après l'avoir bien dévisagé se replongea dans la lecture d'un roman illustré, ce qui permit à Norbert de le détailler plus à l'aise. C'était un solide garçon de vingt-trois à vingt-cinq ans environ. Sa chemisette de toile moulait de puissants pectoraux. Tout en lisant il passa plusieurs fois sa main dans son épaisse chevelure et, sous le tissu tendu l'on devinait des bras bien musclés.

Tout le monde semblait se connaître et l'on s'interpellait d'un bout à l'autre de la salle. Le voisin de Norbert appela la serveuse pour commander une autre bière, puis s'adressant à un garçon accoudé au bar lança : — Au fait Jeannot t'as trouvé du boulot ? — Non pas encore, je dois aller me présenter pour une place jeudi. C'est difficile, ça fait trois mois que je suis sans rien. Tu m'offres un verre ? Avant que le garçon ait pu répondre, Jeannot avait quitté le bar pour venir s'asseoir en face de lui. Une conversation s'engagea entre eux et Norbert pu remarquer les regards de Jeannot dans sa direction.

— Il faudrait que je trouve quelqu'un qui m'aide je suis vraiment raide en ce moment. Tu ne connais personne ? fit-il en jetant un regard furtif vers Norbert. Il fit un signe à son camarade qui répliqua tout bas : — Je ne le connais pas, c'est la première fois que je le vois ici. Norbert, son repas terminé, alluma une cigarette. Pourrais-je en avoir une s'il vous plaît monsieur ? Demandé si gentiment, Norbert ne put refuser et lui tendit son paquet ainsi qu'à son camarade lequel accepta également. Norbert n'engagea pas pour autant la conversation et Jeannot comprit qu'il ne devait pas être un client possible. Il alla serrer la main

d'un garçon assis un peu plus loin puis revint ensuite saluer le voisin de Norbert.

— Salut Pierrot à bientôt.

— Salut tu pars au turf ?

— Peut-être on ne sait jamais. Au revoir monsieur, fit-il en tendant la main à Norbert, et merci pour la cigarette.

— Y a pas à dire s'exclama le garçon que Jeannot était allé saluer, c'est la vraie putain, moi je peux pas comprendre ça. Quand j'aurai un fils je te jure qu'il n'en sera pas.

— Qu'en sais-tu, lança une fille qui consommait au bar et dont le genre ne laissait aucun doute sur ses activités. Ce sera un péde comme son père. Sûrement pas ! Il recevra assez de taloches pour en perdre le goût. D'abord il aura une autre éducation, lui. Il ira à l'école ou sans cela gare !

— C'est la première fois que vous venez ici ?

Surpris qu'on lui adresse la parole, Norbert tourna la tête vers Pierrot qui venait de poser la question.

— Oui, tout à fait incidemment. Tout le monde semble se connaître ici ?

— Oui, on s'y retrouve souvent entre copains.

— Il a l'air assez agressif le garçon là-bas ?

— Oh ! Charlie, il n'est pas méchant mais comme beaucoup d'entre-nous il a une drôle de vie de famille. Il a perdu son père très jeune et sa mère passe son temps à faire la vie au lieu de s'occuper de ses gosses. Une fille qui venait d'entrer se dirigea aussitôt vers Pierrot.

— Salut beau gosse, tu vas bien ?

— Salut Babette, ça va ? Oui — tiens passe moi une cigarette. Norbert profita de l'occasion pour régler son addition et partir, non sans avoir salué Pierrot qui, spontanément, lui tendit la main. Il n'était pas mécontent de sa soirée et se promit bien de revenir.

Quelques jours plus tard, en effet, Norbert retourna chez Max. Ce soir-là la clientèle était encore très diverse. Des filles de petite vertu et quelques garçons racontaient les derniers potins à haute voix, tandis qu'à la table voisine, des routiers en grande discussion ne se souciaient guère des propos tenus par ces derniers. Il y avait aussi un couple de sexagénaires qui, au contraire, n'en perdait pas une parole. — Ah ! c'est la jeunesse actuelle que veux-tu, lança la femme à l'adresse de son mari. Ils ne sont pas méchant après tout.

— Pas méchants, c'est un fait, mais c'est égal ! ils pour-

raient trouver du travail au lieu de se prostituer pour vivre. Une fille passe encore mais un garçon quelle déchéance !

— Oh ! fille ou garçon c'est toujours de la prostitution. L'homme hocha la tête pas très convaincu.

Norbert avait à peine commandé son dîner que trois jeunes garçons entrèrent et s'installèrent au bar. Il n'eut guère de peine à reconnaître Pierrot parmi eux. Il était un peu plus grand que ses camarades et portait une veste de cuir et un blue-jean très collant retenu par une large ceinture garnie de petits clous dorés. Pierrot jeta un regard dans la salle et reconnut de suite Norbert. Il fit un petit signe de la tête auquel celui-ci répondit. Il y avait beaucoup de monde et le service était lent. Les deux camarades de Pierrot ne restèrent pas longtemps et sur une poignée de mains s'éclipsèrent rapidement. Pierrot, demeuré seul au bar, vint vers la table de Norbert et lui tendit la main.

— Bonsoir monsieur, ça va ? — Oui, très bien merci. Asseyez-vous déjà diné ? — Non, pas encore. — Eh bien ! asseyez-vous, je vous invite. — Norbert apprit ainsi que Pierrot travaillait comme mécano dans un garage et qu'il habitait avec ses parents et ses deux jeunes frères dans un petit appartement de deux pièces.

— Ce qui vous incite sans doute à être souvent dehors.

— Si vous croyez que c'est drôle à la maison, en plus de cela mon vieux n'est pas du tout intéressant, il se saoule un soir sur deux, alors vous comprenez, moins on se voit... Et vous, vous habitez seul ? Oui.

Et, vous ne vous ennuyez pas ?

— Non, j'ai un emploi du temps assez chargé, une soirée passe si vite, et puis je m'arrange pour ne pas être seul trop souvent.

Pierrot mangeait de bon appétit et cela faisait plaisir à voir ; la cuisine était du reste très bonne et il y faisait honneur. Le repas achevé, Pierrot offrit une bière à Norbert puis se proposa de le raccompagner à moto. Norbert n'eut garde de refuser et tenant Pierrot par la taille, ils démarrèrent en trombe dans un bruit effroyable. — Il n'est pas trop tard, vous monterez bien prendre un verre chez moi ? D'accord ! Je vais ranger ma moto.

Norbert, à l'idée de faire venir chez lui un garçon qu'il ne connaissait pas, était à la fois content et un peu inquiet, mais ne pouvant plus faire marche arrière, il se promit d'être sur ses gardes.

Après un regard circulaire dans la pièce où Norbert l'a

fait entrer, Pierrot demeure docilement assis sur le bord du fauteuil.

Il préférera la bière au cognac.

— Tu aimes la musique ?

— Oui, mais vous savez plutôt les disques modernes car moi l'Opéra. Il paraît que c'est beau mais je n'y comprends rien.

— Eh bien ! cherche donc parmi ceux-ci, tu trouveras bien quelque chose à ton goût.

Il s'assit sur le tapis et eut vite fait le choix des extraits de *West Side Story* dont il dit avoir vu le film deux fois et des disques de Jacques Brel et Adamo. Il n'était pas très bavard et Norbert mis son silence sur le compte de la timidité.

— Bon, il va falloir partir maintenant car demain c'est le boulot.

Merci beaucoup et à bientôt. Norbert demeura quelques instants songeur après le départ de Pierrot. Que penser de ce garçon qui n'avait peut-être attendu qu'un geste de lui, mais jamais Norbert n'aurait osé l'accomplir le premier.

Quelques jours plus tard au bar de Max, Norbert fit la connaissance d'un garçon dont le regard trahissait sans aucun doute les intentions. Il entama de suite la conversation avec Norbert après lui avoir demandé du feu. A l'inverse de Pierrot il était très mince, plutôt maigre et assez légèrement vêtu en dépit d'un froid assez vif ce soir-là. Il s'appelait Jimmy et avait travaillé comme plongeur dans un restaurant, mais était actuellement au chômage depuis plus d'un mois. Après avoir bavardé un bon moment et repris une bière que Norbert lui offrit, il accepta de le suivre chez lui.

A peine introduit dans l'appartement, Jimmy se dévêtit complètement, telle une courtisane dans la garçonnière d'un amant attitré. Norbert se montra très vite à la hauteur des circonstances. Jimmy, son devoir accompli, le plus sérieusement du monde, se rhabilla et prit congé de Norbert sans lui demander d'argent, ce qui surprit beaucoup ce dernier.

Ce soir là, vingt-deux heures venaient de sonner, lorsque le timbre de la porte d'entrée retentit soudain. Norbert, qui n'attendait aucune visite, alla cependant ouvrir et se trouva en présence de Jimmy.

— Bonsoir, tu es seul, tu n'attends pas de visite ?

— Non, personne, entre donc.

— Je passais par ici et je suis venu te dire un petit bonjour.

— Mais tu as bien fait, veux-tu prendre quelque chose ?

— Oui, donne-moi une bière.

Norbert s'exécuta aussitôt. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées que l'on sonna de nouveau. Norbert alla ouvrir et se trouva en face d'un garçon à la mine assez rébarbative. — Bonsoir, fit-il d'un air narquois, on vient prendre un verre et, avant que Norbert ait pu refermer la porte, il pénétra dans le vestibule suivi de deux autres garçons !

— Alors, mon pote, on ne veut pas nous inviter hein ! On est bien pressé de fermer la porte !

— Mais je ne vous connais pas, que me voulez-vous ?

— On vient te rendre visite, ça te suffit comme explication non !

Les trois truands pénétrèrent dans le living-room où Jimmy, toujours assis confortablement, buvait sa bière. — Bon, tu peux filer maintenant, fit celui qui semblait diriger le clan. — Jimmy ne se fit pas prier et sans même un regard pour Norbert s'esquiva aussitôt.

La fouille de l'appartement commença. Aucune armoire, aucun placard ou tiroir ne fut épargné. Tranquillement, et sans hâte, les truands remplissaient leurs grosses serviettes à soufflets. — Tu dois bien avoir un peu d'argent liquide ? interrogea le chef.

— Non, je n'ai jamais d'argent chez moi.

— Ouais, bien sûr, enfin donne ce que tu as, allons vite où est ton portefeuille ? — Il arracha le portefeuille des mains de Norbert et ne trouva que quelques billets de dix francs qu'il fit passer prestement dans sa poche.

— Bon on se tire, fit-il aux autres. — Quant à toi je te conseille de ne pas faire d'histoires sans cela gare ! Nous saurions te retrouver et mettre ta sale gueule de pédé dans un triste état. Je suis un spécialiste de l'opération vitriol, ajouta-t-il avec un rire cynique que reprirent ses acolytes en écho.

Norbert demeura quelques instants sans réaction tellement le choc avait été autant brutal qu'inattendu. Puis il se mit à faire un tour d'horizon afin de constater tout ce qui avait disparu.

Il retourna plusieurs soirs de suite chez Max dans l'espoir de retrouver Jimmy sans savoir du reste ce qu'il aurait fait car la menace du chef de bande le poursuivait toujours,

mais celui-ci ne réapparut pas. On se souvenait bien l'avoir vu en compagnie de Norbert mais personne ne le connaissait. Par contre il revit Pierrot qu'il invita à dîner et auquel il raconta sa mésaventure.

Celui-ci, très attentif aux explications de Norbert, demanda des précisions quant aux individus, puis déclara tout de go :

— Oui, je les connais. Tout de même, je ne les aurais pas crus capables de faire cela.

— Vous fréquentez des gens pareils, ne put s'empêcher de dire Norbert.

— Non, je ne les fréquente pas. C'est une bande que je connais c'est tout. Aucun rapport entre eux et moi.

— Ils viennent quelquefois ici ?

— Non, pas très souvent, mais j'aurai bien l'occasion de rencontrer Carlos un jour ou l'autre, c'est le chef de la bande, et il faudra qu'il s'explique le salaud. Il crâne comme ça quand il ne craint rien, mais il ne me fait pas peur, même avec ses gardes du corps, ce tas de lopettes.

Norbert parla de la menace du chef en cas de dénonciation.

— Penses-tu ! Il a dit cela pour t'impressionner, je te jure que moi il ne m'impressionne pas du tout. Pierrot proposa à Norbert de le conduire chez lui et tint à lui offrir un verre avant de partir.

Norbert fit l'acquisition d'un œil magique qu'il posa à sa porte d'entrée afin de ne plus ouvrir au premier venu, et, par plus de prudence posa un second verrou de sécurité. Une semaine s'était à peine écoulée lorsqu'un soir l'on sonna à la porte. On devine avec quelle émotion Norbert jeta un coup d'œil avant d'ouvrir ayant reconnu de suite Pierrot, qui semblait légèrement blessé.

— Que t'arrive-t-il ? Un accident ?

— Non, ce n'est rien, quelques égratignures, il n'y a rien de cassé.

— Tu t'es bagarré ?

— Ça y est, j'ai retrouvé ton mec avec ses deux types, fit-il, tandis que Norbert l'entraînait dans la salle de bain. Ils venaient de faire un mauvais coup, commença Pierrot, car ils marchaient rapidement avec chacun une grosse serviette. Le hasard a voulu que je passe par là, ce n'est pas très loin d'ici. Après les avoir dépassés je suis revenu sur eux pour être bien sûr que je ne m'étais pas trompé. Le choc fut brutal. Les deux complices s'enfuirent aussi

vite qu'ils purent, mais le chef qui était tombé à terre ne s'en est pas tiré comme cela ; il s'est bien défendu, mais qu'est-ce que je lui ai passé.

— Tu ne l'as tout de même pas tué.

— Non, mais cela ne ferait jamais qu'une fripouille de moins.

— Il serait peut-être plus prudent que tu ne sortes pas maintenant, car la police pourrait faire des rondes. Il a peut-être pu donner ton signalement.

— Est-ce que je peux rester ici cette nuit ?

— Bien sûr ! Je vais d'abord te préparer un bon bain.

Pierrot s'installa devant un verre de cognac pendant que Norbert lui faisait couler son bain. Pierrot y demeura près de trois quarts d'heure puis finalement sortit vêtu d'une seule serviette nouée autour de sa taille ayant délaissé le peignoir de bain. Il apparut ainsi dans toute sa splendeur. A n'en pas douter c'était ce qu'il est convenu d'appeler un beau mâle. Décontracté, il évoluait dans cette tenue légère et semblait tout à fait à son aise. Après avoir grillé une cigarette et discuté encore avec Norbert, ils passèrent à la chambre à coucher. Pierrot négligea le pyjama que Norbert avait mis discrètement sur une chaise et se glissa dans le lit avec sa serviette. Ce dernier ne tarda pas à le rejoindre et après lui avoir demandé s'il se sentait bien, éteignit la lumière. Allongés l'un près de l'autre, silencieux, ils ne bougeaient pas livrés sans doute à leurs pensées respectives.

— A quoi songes-tu ? interrompit soudain Pierrot.

— Pourquoi as-tu tenu à me venger de la sorte ?

— Eh bien ! disons que j'avais une bonne occasion de lui casser la gueule. — Toi, tu es sympa... sans me connaître tu m'as invité chez toi, tu m'as offert à dîner.

Norbert ne répondit pas à ce compliment et le silence retomba de nouveau. Ce fut Pierrot qui attaqua le premier en cherchant la main de Norbert qu'il trouva bien sûr tout près de lui. Ils demeurèrent ainsi quelques instants, un grand pas venait d'être franchi, ils s'étaient compris sans avoir à échanger une parole. La nuit fut silencieuse et ce grand corps d'athlète sut se montrer câlin et sensuel au-delà de toute imagination. Il émit cependant la crainte que Norbert put tout raconter chez Max.

— Jures-moi que tu ne diras à personne que j'ai fait la gonzesse avec toi, répétait-il dans un souffle.

Le lendemain étant un samedi, ils purent flâner la

matinée entière. Sans vouloir l'avouer, Norbert pensait beaucoup aux truands et écouta la radio à diverses reprises mais en vain. Il fut convenu que Pierrot resterait jusqu'au lundi matin et ce fut vraiment deux journées merveilleuses pendant lesquelles Pierrot se montra un charmant compagnon.

— Malheureusement les meilleurs moments sont les plus courts et il va falloir penser à retourner à la maison demain, fit Pierrot avec une pointe de tristesse. — Je pourrais revenir de temps à autre te voir ?

— Mais bien sûr, et j'espère que tu reviendras souvent !

— D'accord, si cela ne te dérange pas trop. Ici c'est tellement différent de la vie que j'ai à la maison. D'abord vivre à cinq dans deux pièces ce n'est pas drôle, ensuite ma mère ça va encore, mais le vieux il rentre souvent éméché et il braille pendant des heures. Ici, je trouve ce que je n'ai jamais eu, l'affection, un logement accueillant et tout.

Norbert, qui était assis sur un fauteuil, a maintenant glissé sur le tapis happé par les bras vigoureux de Pierrot.

Dès le lundi matin, en se rendant à son bureau, Norbert acheta plusieurs journaux et parcourut, anxieux, les faits divers sans plus de chance que le samedi. Le lendemain enfin, un entrefilet lui fit battre le cœur, qu'il lut à la hâte :

Vendredi soir, vers vingt-deux heures trente, une ronde de police découvrait un jeune homme inanimé sur le trottoir de la rue X... Il paraissait assez sérieusement blessé au visage et aux jambes et a été aussitôt transporté à l'hôpital où son état n'inspire cependant pas d'inquiétudes. Les inspecteurs, chargés de l'enquête, semblent intrigués par une serviette qui se trouvait près du blessé et dans laquelle on devait découvrir de l'argent, des bijoux et des bibelots divers d'assez grande valeur. On attend de pouvoir l'interroger pour avoir des éclaircissements sur les circonstances de son agression ainsi que sur la serviette et son curieux contenu, car la victime C. X... n'est pas tout à fait un inconnu des services de police.

— En voici un qui va avoir maille à partir avec la police, lança Pierrot à qui Norbert fit lire l'article le lendemain soir. Il ne recommencera pas son petit trafic de sitôt.

Plusieurs mois ont passé. Pierrot, qui est venu régulièrement chez Norbert, s'y est maintenant définitivement installé. Il va une fois par semaine voir sa mère et ses deux frères. Il commence à découvrir la musique classique à

la joie de Norbert. Cet été ils partiront en vacances en Normandie et en Bretagne. Les premières grandes vacances de Pierrot qui n'a jamais vu la mer. Ils ne sont jamais retournés chez Max où pourtant ils s'étaient connus. Un trait est tiré sur le passé et les fréquentations de Pierrot ; il a enfin ce qu'il désirait et essaie de parfaire son éducation au contact de Norbert dont il a transformé totalement la vie, mais qui ne saurait se plaindre de son nouveau rôle d'éducateur.

RAYMOND NORMAND.

---

CAMEROUN :

## L'HOMOSEXUALITÉ UN DÉLIT

Le Cameroun a décidé de renforcer les moyens de répression du banditisme et des atteintes aux mœurs, plusieurs articles du Code pénal sont ainsi modifiés.

Ainsi un article 347 *bis* est-il ajouté au Code pénal de ce pays d'Afrique.

« Est puni d'un emprisonnement de dix mois à cinq ans et d'une amende de 20 000 à 200 000 francs toute personne qui a des rapports sexuels avec une autre personne de son sexe. »

Les dispositions de cette ordonnance s'appliquent aux faits non définitivement jugés à la date de sa publication.

Ainsi va le monde !

Mais qui en France a publié cette nouvelle ?

Qui s'en souciera ?

Quelle Association de quelques droits de l'homme publiera un communiqué pour s'en attrister et protester ?

Le silence.

D'autres pays d'Afrique, apprend-on, sont décidés à aligner leur Code pénal sur celui du Cameroun.

Affaire à suivre, hélas !

## LE SYNODE SUISSE

Le thème du Synode de l'Église catholique de Suisse qui se tient en ces mois est consacré aux « problèmes actuels importants dans le domaine de la sexualité ».

Un projet a été soumis à la première session des Synodes diocésains. Nous publions ici le texte qui touche à l'homophilie.

Une fois de plus les lecteurs d'*Arcadie* se rendront compte que certains Evêchés et peuples chrétiens savent s'intéresser à ce problème, à la différence de l'Evêché de France dont les membres ne savent pas même répondre aux lettres !

### Penchants homosexuels

#### Texte de base

*Nous ne pouvons pas ignorer l'existence de personnes attirées par des personnes de même sexe.*

On les appelle généralement homosexuels ; il est plus juste de dire que ces hommes et ces femmes sont doués d'un penchant pour le même sexe. Cette désignation n'a pas de caractère moral.

Les causes de cette attirance homosexuelle ne sont pas, pour le moment, entièrement connues. Pour les uns, il s'agit d'une cause polymorphe, avec des éléments biologiques, psychiques et personnels. Pour d'autres, cette attirance est congénitale, mais peut être provoquée aussi par des troubles psychiques.

Le penchant pour le même sexe ne s'exprime pas toujours par des actes sexuels. L'opinion publique a tort de n'y voir que la sexualité et d'ignorer toutes les possibilités des relations humaines sur le plan personnel.

### Échanges et discussions

*Il faut surmonter la proscription sociale à l'égard des homosexuels.*

La société doit assurer à chacun la liberté de se réaliser

dans une égale dignité. Une limitation de cette liberté se justifie, lorsque le bien commun et en particulier la protection de la jeunesse l'exigent. Ce principe reste valable, qu'une mise en danger de la société provienne d'homosexuels ou d'hétérosexuels. En tout cas, la société doit respecter la dignité humaine de ceux qui sont attirés par des personnes de même sexe. Elle doit les aider à s'accepter avec leur penchant et à vivre en ayant conscience de leur responsabilité. Une telle attitude correspond à celle de Jésus à l'égard des gens proscrits par la société.

## Décision diocésaine

*Le Synode décide :*

Des directives pastorales doivent être élaborées pour venir en aide et guider ceux qui sont attirés par des personnes de même sexe.



## AGHOIS

### NOUVELLE REVUE HOMOPHILE ESPAGNOLE

*Revue mensuelle entièrement consacrée à l'homophilie.*

Publie des articles de fond de toutes disciplines et toutes les nouvelles touchant à l'homophilie en Espagne (droit — cinéma — théâtre — littérature — arts — presse — etc...).

Revue écrite entièrement en langue espagnole par des espagnols.

REVUE EDITEE PAR ARCADIE

ABONNEMENT UN AN : FRANCE : 20 F.

ESPAGNE et autres pays : 30 F.

Toute correspondance, tous règlements :

AGHOIS - ARCADIE

61, rue du Château-d'Eau, 75010-Paris

## ARCADIE ET LE GRAND-ORIENT

Il y a si longtemps qu'on accuse la société homosexuelle d'être une « franc-maçonnerie » qu'il était logique qu'un jour ou l'autre le dialogue s'engage entre *Arcadie* et la Maçonnerie.

Un dîner-débat organisé par la loge « La Marseillaise », du Grand-Orient de France, le 5 décembre 1972, a été l'occasion de cette prise de contact.

Le thème du débat était « l'homosexualité », et les dirigeants d'*Arcadie* y étaient invités pour y présenter, en quelque sorte, la voix des homosexuels. A part une vingtaine d'Arcadiens, tout le reste des participants — hommes et dames — appartenait à la Maçonnerie.

On sait avec quel sérieux et quel libéralisme les loges étudient tous les problèmes humains, et quel rôle elles ont joué (et continuent à jouer) pour l'évolution des esprits vers une plus grande liberté. C'est donc, comme on peut bien penser, dans une atmosphère de parfaite courtoisie et de totale compréhension que les participants du dîner-débat dialoguèrent avec André Baudry, Marc Daniel et les autres Arcadiens présents.

Malgré tout, on peut regretter que, dans son exposé introductif, le Vénérable de la loge, qui est médecin, ait cru devoir définir l'homosexualité en termes trop exclusivement médicaux ; le débat s'en trouva en quelque sorte pré-orienté (si l'on peut risquer ce mot sans risquer de frôler le calembour, vu le contexte...), et une grande partie de la discussion s'égara sur les introuvables « causes » de l'homosexualité et sur sa possible « guérison », au détriment des questions vraiment importantes — la vie des homosexuels, l'amour homosexuel, l'insertion de l'homosexuel dans la société, le droit de l'homosexuel à être lui-même... —, qui ne furent abordées que trop tard dans la soirée et, par là-même, ne purent être traitées à fond. Les conversations, poursuivies après la fin du débat proprement dit, prouvèrent que bien des curiosités (peut-être même des sympathies, qui sait ?) restaient insatisfaites.

Mais l'essentiel était acquis : une mutuelle compréhension, un mutuel respect, la certitude d'un combat commun pour la dignité et la liberté humaines.

Peu à peu, pour les homosexuels aussi, la lumière se lève à l'Orient...

## LIVRES ANCIENS LIVRES NOUVEAUX

### UNE DÉFAITE ASSEZ HONORABLE

roman d'IRIS MURDOCH (1).

Au nombre des romans assez nombreux de cet auteur qui ont été traduits, celui-ci présente la particularité de mettre en scène un couple d'homosexuels.

Réjouissons-nous : rien de caricatural ni de sordide dans cette peinture.

Certes Iris Murdoch ne cèle pas que le plus féminin des deux, Simon, a eu un passé agité d'aventures en aventures, il va sans dire éphémères.

Mais lorsqu'il rencontre Axel au musée d'Athènes au pied d'un merveilleux Kouros, sa vie change d'orientation.

Axel en effet ne badine pas et traite avec le plus grand sérieux les choses du cœur. Il hait les mensonges et ne transige pas sur le chapitre de la franchise.

Qui n'a connu semblables exigences et leurs dangers ?

Je vous laisserai le soin, chers Arcadiens, de découvrir comment cette union, un moment menacée, triomphe des embûches et même survit alors que deux couples hétérosexuels se dissocient.

Rendons hommage à Iris Murdoch qui possède une connaissance surprenante de ces complexités et sait en parler sans mièvrerie ni parti pris.

Les difficultés de vie d'un couple homophile sont parfaitement analysées.

Comment ne pas faire le rapprochement avec un livre par ailleurs attachant, *Le vent dans la nuit*, où Michel Castillo qui connaît cependant la musique, si même il n'est pas chef d'orchestre, s'empêtre dans les ambiguïtés d'un jeune homosexuel, victime du masochisme.

On n'en est que plus ravi de voir Iris Murdoch à l'œuvre : ses homophiles ne sont ni obsédés, ni inhumains, gourmands certes, voire un peu dipsomanes, coléreux, impulsifs, maladroits, mais bien vivants.

Axel et Simon, au milieu de tous les dangers qui menacent leur ménage, finissent pas trouver équilibre et paix.

A peu près à la fin du roman Axel en tire la morale :

- L'amour c'est quelque chose de terriblement difficile...
- On apprend cela en vieillissant. •

Gardez-vous toutefois que ce savoir ne vous soit acquis que trop tardivement.

SINCLAIR.

---

(1) Gallimard. *A fairly honourable defeat*. Prix : 35 F.

## LE ROI INDIGNE

par JEAN LORBAIS.

C'est le cinquième ouvrage de cet auteur, déjà bien connu, je pense, de nos lecteurs.

En dépit d'une prière d'insérer assez raccrocheuse, il ne diffère guère des précédents.

La plus large part est consacrée aux infortunes de ce pauvre dominicain.

Se peut-il — j'ai déjà eu l'occasion de m'en étonner — qu'en tant de pages, au fil d'aventures aussi variées, l'auteur n'ait pas eu de rencontres sinon heureuses, à tout le moins harmonieuses ?

Grâce au ciel je ne suis pas psychanalyste et ne recherche pas la faille ou le ver dans le fruit, sans quoi je soupçonnerais Jean Lorbais de masochisme, mot qu'il s'applique d'ailleurs à lui-même en un endroit de son récit.

Sa vision du monde ne peut qu'être très pessimiste : au Mexique, en Egypte, aux Indes il porte un jugement sévère sur le comportement des habitants. Mais laissant là les considérations propres au fond de ce roman très autobiographique, venons-en à la forme.

Je tiendrai rigueur à Jean Lorbais d'avoir cédé à cette mode bien surannée : commencer par la fin en terminant par le début.

Que gagne une narration à ce jeu stérile et par trop convenu ?

De surcroît, ainsi que je pense l'avoir donné à entendre, ces souvenirs ne captivent guère.

Non que le style — des phrases courtes et presque toujours descriptives — soit lassant, mais cette éternelle série d'échecs, d'éclats unilatéraux, de frustrations est à la longue accablante.

Ainsi, au seuil du troisième âge, en dépit de si nombreuses tentatives, le révérend Père n'a jamais connu de joies, d'amours partagées, de moments parfaits d'oubli et d'abandon.

A-t-il trop demandé ou pas assez ?

Je n'épiloguerai pas plus longuement ces « Infortunes de la vertu ».

Quel destin et quelle déréliction !

Plaignons-le sincèrement, mes frères.

SINCLAIR

---

(1) Gallimard. Prix : 25 F.

## LE VENT DE LA NUIT

roman de MICHEL CASTILLO (1).

Le très gros roman de Michel Castillo a fait le plus souvent l'objet de critiques louangeuses.

Et c'est assurément une œuvre composée avec soin durant une période de six années, œuvre un peu verbeuse par endroits et qui ne perdrait rien à être amputée d'une centaine de pages.

Beaucoup d'entre elles sont consacrées à la peinture de cliniques, d'hôpitaux, à l'état d'esprit de grands malades, assez conscients de leur mal.

C'est une expérience qu'a dû vivre l'auteur et qui reste très proche de son esprit.

Je n'ai pas l'intention de vous décrire dans le détail les heurs et malheurs de la famille Le Groux durant un bon demi-siècle.

On y retrouve l'inévitable décalage et conflit de générations, l'incompréhension entre époux, l'incommunicabilité et maintes tartes à la crème de notre temps.

D'autres romanciers se sont essayés à ces tâches, avec moins de générosité peut-être que Castillo mais avec une égale conscience professionnelle sinon un égal talent.

Je m'en tiendrai à la part assez mince consacrée au cadet, Renaud.

Renaud est homosexuel, assez fragile de santé et vit depuis cinq ans avec Claude vaguement décorateur-antiquaire, homosexuel de Besançon (-). Son drame est la banalité : la culsson d'un bœuf en daube suffit à meubler une soirée.

« Après tout, écrit Castillo, mieux vaut un compagnon, fût-il banal, que pas de compagnons du tout. »

C'est une opinion que beaucoup partagent, n'est-il pas vrai ?

Renaud a bien assez à faire avec ses propres difficultés ou comme on jargonne aujourd'hui « ses problèmes » !

Après une adolescence à la Des Esseintes, il s'est retranché de sa famille, surtout de sa mère très conventionnelle, abusive et superficielle.

Il n'a jamais eu d'intimité véritable avec un frère aîné — Jean-Luc — mort dans un accident d'auto qui camouflait peut-être un suicide.

Son seul ami véritable, Stéphane, d'un milieu très modeste, aurait pu être un précieux compagnon mais des conditions sociales trop différentes, un manque de compréhension de Stéphane pour ce fils de bourgeois trop nantis ont fini par les séparer.

(1) Julliard. Prix : 36 F.

Ils avaient rêvé cependant de fuir ensemble vers l'Amérique — la Trappe même !

Quand un hasard les remet en présence, ils ne savent, ne peuvent rien se dire.

Et Renaud ira vers son lamentable destin.

Il mourra longuement torturé dans une cave par un condisciple de collège, Boris, dont il a subi tôt l'emprise et entre les mains de qui il s'est consacrément livré.

Cette forme de suicide indirect, pour être exceptionnelle, est loin d'être unique.

Ce dont je ferai grief à Castillo c'est qu'après nous avoir longuement dépeint la naissance de ce processus dans le second livre du roman *Le journal de Renaud*, il passe très rapidement sur le navrant épilogue, les longues souffrances et la mort solitaire et acceptée de Renaud dans un sous-sol du 15<sup>e</sup> arrondissement.

Il y a un danger évident à pénétrer dans certains cercles de l'enfer : les relations sado-masochistes en est un — peut-être parmi les plus terribles.

Mais une fois évoqué il y a une certaine lâcheté à en bâcler la description complète et précise.

Je regretterai une fois de plus qu'en contrepoint de cette homosexualité naufragée et navrante, aucune place n'ait été ménagée par Castillo à une homophilie moins accablée.

Il est fâcheux qu'il ait apporté cette pierre — fort lourde — à cet édifice au fronton duquel un vain peuple croit lire : « Il n'y a pas d'homosexuels heureux. »

Démonstrons le contraire.

SINCLAIR.

---

## **RELIURE**

**DOS EN CUIR — COULEUR VERTE**

**18 F — Port compris**

*Préciser l'année désirée (1971 ou 1972 ou 1973)*

# LE BONHEUR NAZI

## OU LA MORT DES AUTRES

roman de MICHEL RACHLINE (1).

Nous nous trouvons ici en présence d'une œuvre assez extravagante. Le propos de l'auteur dans ce qu'il nomme lui-même un roman-piège a été de revivre par l'intérieur l'itinéraire mental d'un adepte du national-socialisme.

Son dessein a été d'attirer l'attention sur la permanence de ce genre d'idéologie et sur ses dangers, ce qui est sans conteste fort sagace.

A-t-il vraiment réussi dans cet ouvrage ?

On peut en débattre. C'est une technique quelque peu inspirée de l'ilote ivre à Sparte. Le tout est de savoir si, tel un jeune Lacédémonien, chaque lecteur saura tirer les leçons pratiques de ce voyage au bout de l'horreur. Voire.

Certes le livre déborde de démonstrations par l'absurde : intérêt des « expériences scientifiques » hitlériennes — charme des camps de concentration — prestige des grands chefs nazis, etc..., etc...

Mais elles ne vont pas sans une épaisse et copieuse logomachie à la Rosenberg sur le Sang, la Race et autres billevesées qui alourdissent grandement un récit souvent indigeste.

Les meilleures parties — les plus vivantes — au cours de cette descente dans les cercles de l'enfer, sont la fiction — les aventures de Frédéric Marchais — devenu nazi avant l'heure bien que Français, ambivalent et homosexuel de choc.

Pour quelles raisons l'auteur a-t-il cédé au besoin de réserver une assez large place aux divertissements homosexuels de son héros ?

Pour l'identifier au parfait S.A. ou S.S. qu'il devient tour à tour ou afin de lui donner un dernier trait de caractère repoussant ?

On peut se poser la question et constater sans acrimonie mais à regret que ce n'est pas encore cette peinture qui améliorera « l'image de marque » de l'homosexuel auprès des foules.

Tant pis !

Quant à l'hitlérisme et à ses mirages il répond hélas trop à une tendance profonde de certains pour sortir démantelé de cette aventure.

SINCLAIR.

---

(1) Ed. Guy Authier. 396 p. Prix : 32 F.

## LE DÉSIR HOMOSEXUEL

de GUY HOCQUENGHEM.

M. Guy Hocquenghem, on s'en souvient peut-être, est ce jeune universitaire homosexuel qui, dans une interview retentissante au *Nouvel Observateur* en janvier dernier, qualifiait *Arcadie* d' « institution homosexuelle très feutrée où les gens viennent draguer » et définissait notre public comme « assez bourgeois : pas mal de jeunes employés, quelques vieux homosexuels riches et une petite minorité de lesbiennes ».

Il vient de publier un livre intitulé *Le désir homosexuel* (1) qu'il adresse « A la revue *Arcadie*, sans rancune ». C'est trop aimable à lui de ne pas nous tenir rancune de la mauvaise opinion qu'il a de nous. Aussi bien, son livre recoupe sur trop de points nos propres thèses pour que nous nous abstenions de le saluer avec sympathie.

Il affirme en effet que le « désir homosexuel » fait partie du désir sexuel indifférencié (« polyvoque », pour employer son langage gréco-latin), et que seules les définitions d'origine sociale font de lui une catégorie à part, opposée au désir hétérosexuel, seul admis par les lois et par l'opinion. La psychanalyse classique, en créant la notion d'*Œdipe*, a contribué à intérioriser la condamnation de l'homosexualité au cœur même de l'homosexuel. Mais l'explosion des « mouvements homosexuels » (pas *Arcadie*, bien sûr !) remet en question cette condamnation, en refusant la « civilisation œdipienne » et en recréant l'indifférenciation primaire du désir.

Ce très bref résumé d'une thèse assez touffue pêche, il faut l'avouer, par un excès dont on ne saurait accuser le livre de Guy Hocquenghem : l'excès de simplicité. Professeur de philosophie à l'Université de Paris VIII (Vincennes), Hocquenghem se délecte dans l'emploi du jargon le plus effrontément obscur, qui rend la lecture de son livre particulièrement éprouvante pour tout lecteur non spécialisé dans le maniement de ce dialecte. Citons-en deux exemples, pris au hasard dans son livre :

« L'homosexualité est donc liée au capitalisme occidental avancé, mais pas d'une façon mécanique. Elle est la reterritorialisation perverse dans un monde qui tend à la déterritorialisation. Mais ce qu'elle reconstruit sur le mode axiomatique vise à remplacer des codages en faillite » (p. 57).

« Les désirs qui se portent sur l'anus, étroitement liés au désir

---

(1) Collection « Psychothèque », Editions Universitaires. Un vol., 125 p. Prix : 10 F.

homosexuel, constituent ce qu'on appellera un mode groupal des rapports, par opposition au mode social habituel. L'anus subit le mouvement de la privatisation ; la publicisation, ou plus exactement la groupalisation désirante de l'anus, provoque à la fois l'effondrement de la hiérarchie phallique sublimatrice et la destruction du double-blind Individu-société » (p. 76).

Ailleurs, il est question de « dispersion machinique », d'« anus cosmique », de « transcendance du grand signifiant ». Sans vouloir nous faire plus Béotiens que nous ne sommes, une telle logomachie est-elle bien nécessaire — pis : est-elle même autre chose qu'un jeu de mots creux pour habiller une pensée parfois bien fluette ? « Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement » : l'axiome reste vrai dans ce domaine, plus encore qu'ailleurs.

En fait, le livre de Hocquenghem est très scolaire. Il se présente en majeure partie comme un recueil de citations commentées, ou plutôt comme un recueil de commentaires sur des auteurs : Freud surtout bien sûr, Ferenczi, Deleuze et Guattari (*L'Anti-Œdipe*, pain béni pour Hocquenghem), mais aussi Sartre, Genet, Musil, Mann, Proust... Il n'y a guère que le chapitre « politique » (« Le combat homosexuel ») où l'auteur parle sans s'appuyer sur des textes à chaque alinéa, soit pour les prendre à son compte, soit pour les critiquer.

C'est d'ailleurs sur cette analyse « politique » que nous nous trouvons le plus en désaccord avec lui. Il tient absolument à lier les maux dont souffre le « désir homosexuel », et même l'existence de l'homosexualité en tant que telle, au système de la société capitaliste. Pour nous, nous estimons que c'est là une vue de l'esprit que rien, historiquement, ne justifie. A plus forte raison, sommes-nous persuadés qu'il n'y a aucun lien nécessaire entre la « libération » politique et sociale dont rêvent les gauchistes et la destruction des tabous sexuels. Mais la place manque ici, dans le cadre de ce bref compte rendu, pour entrer dans le détail de la discussion. Peut-être y reviendrons-nous quelque jour.

Tel quel, et avec ses limites, le livre d'Hocquenghem est intéressant, peut-être même surtout par ses excès et ses lacunes. Il est seulement dommage — insistons-y — que la façon dont il est rédigé le rende inaccessible à l'immense majorité des lecteurs qu'il aurait pu toucher. Nous savons bien que la collection « Psychothèque » s'adresse à un public spécialisé de philosophes et de sociologues, et qu'il ne faut pas s'attendre à y trouver des ouvrages de vulgarisation accessibles aux « jeunes employés » qui, selon Hocquenghem, forment la majorité du public « bourgeois » d'*Arcadie*.

Malgré tout, on peut espérer qu'avec l'âge et la maturité (il a vingt-huit ans), il perdra son goût immodéré pour le jargon jargonant (Je ne sais plus qui parlait de « signifié insignifiant ») et se mettra à écrire en français.

Nous le lirons toujours avec intérêt, car son combat est le nôtre.

MARC DANIEL.

## SAINT-GEORGES ET LE DRAGON

de BERNARD MEYER.

Poème en prose ? Conte à la manière de Flaubert ou de Wilde ? Parabole morale ? Comment le désigner, ce précieux petit livre que vient de publier notre ami Bernard Meyer (1) ? Le terme qui vient d'abord à l'esprit est celui de description : il s'agit en effet d'une description méthodique (de la gauche vers la droite) et minutieusement exacte du célèbre tableau de Paolo Ucello que l'on peut admirer à la National Gallery. Mais dès les premières lignes, nous assistons à une étonnante métamorphose des formes originelles qui eût enchanté André Breton, dont le nom passe un instant dans le livre. Voici par exemple les longs plis de la robe rose de la princesse, « lignes de pente que l'on devine veloutées, fraîches, moelleuses, de fraise, de muqueuse, de branchies lamellées », et qui deviennent « l'épanouissement pâmé de l'anémone marine aux caresses de l'eau », « une pivoine coupée en hauteur, un musée aveugle où se joue un sourire de fœtus, la patte-nageoire d'une otarie morte », — et est-ce l'acuité du regard fouillant le tableau comme une devinette ou l'imagination phantasmatique qui fait surgir d'un piller de la grotte cette « sorcière maléfique », double inquiétant de la belle dame ?

Car le je ne tarde pas à envahir l'apparente objectivité de cette description. Sous-entendu d'abord dans l'inquiétude que suscite la sorcière, dans l'agacement caustique provoqué par la princesse, il éclate au milieu du texte, il soulève la prose en un bref poème frémissant de coups d'ailes pour saluer le dragon agonisant : « Hippogriffe noir, tu piaffes à la porte ! » Je voudrais pouvoir citer entièrement ces deux pages enthousiastes, et les deux pages finales où monte sur l'horizon, dans un fascinant tohu-bohu d'images, « le bélier noir de l'orage », le tourbillon de la mort.

On aura déjà compris que toutes ces images, empruntées au tableau ou inspirées par lui, sont chargées d'un symbolisme des profondeurs, assez clair pour être immédiatement saisissable, assez obscur pour demeurer troublant. La description devient rêve éveillé, jeu dramatique où s'affrontent la femme aux deux visages, sainte fascinante et sorcière — « Vivrez-vous cent mille ans dans les plis de la femme ? » — et ce dragon fraternel qui exprime tout l'attrait de la vie libre et sauvage, et que saint Georges assassine en un acte beaucoup moins héroïque que suicidaire. Pathétique mise en garde :

---

(1) Ed. Chambelland. Prix : 12 F.

« Méduse renaît, et tu es impuissant. Toujours plus laide, toujours plus maléfique, elle te présentera un jour un visage tel que tu regretteras celui de la chimère assassinée. Et tu soupireras pour que la mort, la même que tu as transmise, arrache enfin le souffle de ton corps émiétté. »

JEAN-NOEL SEGRESTAA.

---

---

## SEXUALITÉ ET RÉPRESSION (II)

Partisans a publié un numéro II (juillet-octobre 1972) sur **Sexualité et répression**, déjà épuisé fin octobre et réédité aussitôt. Un numéro III est prévu début 1973. Avec ces numéros de nombreuses pages sont consacrées à l'homosexualité.

Le dossier de plus de 40 pages **Homosexualité et répression** a été confié dans le numéro II au collaborateur d'**Arcadie** Pierre Hahn. Il y développe en deux articles la répression des homosexuels en France et dans d'autres pays. Les Arcadiens sont déjà informés sur ces questions mais ils y trouveront des faits nouveaux et une meilleure prise de conscience de leur situation et des raisons de ne pas la subir.

Pierre Hahn a également mené et présenté une table ronde où les divers éléments de la répression sont passés en revue à partir de témoignages concrets : famille, vie professionnelle, police...

Enfin le dossier comprend un article très intéressant de Guy Hocquenghem. Il analyse l'échec relatif du **Fhar** et fait une profession de foi dans laquelle nous trouvons des formules profondes à méditer telle que : « Faire l'amour avec quelqu'un c'est aussi vouloir le transformer. »

Il soutient la thèse séduisante que j'appellerai celle du couple d'identification avec une égalité totale des deux partenaires. Les rapports entre deux hommes se présentent « comme une pratique réversible, permettant le dépassement des rôles ». Il ajoute avec prudence « même si ce n'est pas toujours vrai dans les faits » — Notre enquête montre que la situation réelle est inverse : il y a une bipolarisation du couple homophile en un faible et un fort sur tous les plans humains. Il y a loin entre ce qui est et ce qui pourrait être !...

Boris Fränkel, responsable du numéro, l'a présenté de façon très dense en citant à plusieurs reprises **Arcadie**. Il a joint au chapitre **Homosexualité et répression** plusieurs chapitres sur Reich qui devraient intéresser au plus haut point les Arcadiens, même si les thèses de ce dernier sur l'homosexualité ne sont pas entièrement exactes.

MICHEL BON.

## JUSTINE

*film français de CLAUDE PIERSON.*

Ce film, après bon nombre de vicissitudes, peut enfin être vu par le public français, cet éternel débile mental, semble-t-il, aux yeux de nos censeurs.

Il est précédé d'une copieuse mise en garde pas trop mal composée — au moyen de gravures du XVIII<sup>e</sup> notamment — mais fort tendancieuse.

Vous apprendrez ainsi que les possédants et les employeurs sans cœur, ni bonté, les moines sadiques et sacrilèges, les brigands de grands chemins, les libertins, les criminels de tous poils sont l'apanage des siècles révolus : tout rapprochement avec notre lilliale époque est — merci Seigneur — à proscrire absolument.

Quant à l'œuvre proprement dite que vaut-elle ?

Oh ! certes elle reste très fidèle à la lettre de l'écrit de Sade. Il est même tonique et roboratif de voir déverser dans des oreilles peu prévenues les thèses chères au Divin Marquis sur le plaisir et la douleur, l'homosexualité, la sodomie et autres blandices.

Mais que cet appareil reste donc furieusement didactique !

De plus grands moyens de réalisation, faute d'interprètes éprouvés, une véritable direction d'acteurs, un grain de génie peut-être eussent été nécessaires, alors qu'ils font cruellement défaut au film de Pierson.

Le réalisateur s'en tire à bon compte avec quelques copulations mécaniques auxquelles on ne croit guère et s'il fait généreusement tomber jupes et culottes en exhibant à tout propos les rondeurs irritées de son héroïne ou plus rarement les pilosités de quelques garçons, est-ce une raison pour s'enfiévrer ?

La mise en images est gauche, lassante et le catalogue des malencontreux de Justine frôle parfois le canular.

A toutes ses infortunes, la malheureuse devra, à la fin de ce film... infortuné, adjoindre les cinématographiques...

SINCLAIR.

ROGER PEYREFITTE

## UN MUSÉE DE L'AMOUR

*Un livre rare, d'une beauté convaincante..., illustrée de tous les objets d'art que possède Roger Peyrefitte... Une collection unique d'objets érotiques...*

Ed. du Rocher — 190 p. — 46 F

---

---

Amis Arcadiens...

**VOTRE ASSUREUR**

vie - épargne - auto  
retraite - Incendie  
accidents, etc...

**BERNARD GILLES**

92, avenue de Paris

94-CHARENTON — Téléphone : 368-26-56

(se rend à domicile sur simple appel téléphonique  
dans toute la région parisienne)

---

---

**SORTEZ DES SENTIERS BATTUS...**

par le Train,

**La MONTAGNE est à 4 heures de PARIS**

**FORETS — LACS — SOLEIL — SKI**

**TERRAINS ET MAISONS DE WEEK-END**

depuis 10 000 F - Crédit total

Vente directe sans commission

Demi-tarif S.N.C.F.  
Aller-retour : 50 F

522-93-89  
(13 h - 19 h)

## HOTEL DE L'ESPERANCE

15, rue Pascal — PARIS-5° — Tél. : 707-10-99  
au QUARTIER LATIN

CHAMBRE à la journée - à la semaine - au mois - avec gaz

## HOTEL STAR (avec ascenseur)

87, avenue Emile-Zola — PARIS-15° — Tél. : 828-48-22

## HOTEL LAKANAL

9 bis, rue Lakanal — Pars-15° — Tél. : 828-09-13

*dirigé par un Arcadien*

---

Amis d'ARCADIE, chez

# BARLAY

CHEMISERIE



SLIP RUBEN TORRES

167, bd du Montparnasse, PARIS-VI°

Tél. : 326-91-66

(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)

*Vous trouverez un accueil sympathique*

Toutes les nouveautés

— UNE FLEUR POUR CHACUN —

---

## RAYMOND COUDRAY

CONSEIL IMMOBILIER

VENTE — ACHAT — LOCATIONS — TRAVAUX

*Renseignements gracieux aux Arcadiens*

Sur rendez-vous : 567-08-68